

0
L'INSTITUTRICE

ET

SON ÉLÈVE;

OU

DIALOGUES

À

L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES.



V O L. II.

Pour perdre votre Enfant, ses Mœurs & sa Sagesse,
Un seul Instant suffit : surveillez-le sans cesse.

À LONDRES :

De l'Imprimerie de Baylis, Greville-Street,

Et se trouve chez DULAU ET Co., No. 107, Wardour-
Street; EDWARDS, Pall-Mall; FAULDER, Bond-
Street.

1798.

Edm 830 7.98.5

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
NOV 28 1941

clut fund

1789

L'INSTITUTRICE

ET

SON ÉLÈVE.

DIALOGUE SIXIÈME.

L'ÉLÈVE.

MA chère amie, voici mon histoire. Je vous ai fait attendre long-tems, & vous imaginez peut-être que je vous apporte un chef-d'œuvre ? Rien moins que cela, je vous assure. Je vous avouerai que, malgré ma complaisance pour tout ce qui sort de ma plume, je trouve cette composition détestable, mais je n'ai pas pu mieux faire.

L'INSTITUTRICE.

Ce qui sort de votre plume ! Mais, mon enfant, sur quelles échasses vous voilà montée ! Je croyais, moi, que c'était là votre coup-d'essai.

L'ÉLÈVE.

Je prenais ce ton si élevé pour me donner un air d'importance & me faire valoir. Cependant ce n'est pas tout-à-fait mon coup-d'essai en fait de composition. Comptez-vous donc mes extraits pour rien ?

L'INSTITUTRICE.

Ils méritent à peine le nom de composition, car bien que vous écriviez à votre manière ce que votre mémoire vous fournit de vos lectures, votre stile est emprunté de l'auteur que vous venez de lire. En vraie plagiaire, vous lui dérobez des tours, des expressions, des périodes toutes entières ; & vous appelez cela composer ?

L'ÉLÈVE.

Mais mes observations sur mes lectures de morale sont bien à moi, je n'emprunte là rien à personne. Me voilà cependant remise à mon niveau. Mon histoire ne vaut rien, & qui plus est, je n'en ferai pas la fine, & je vous dirai tout bonnement qu'elle m'a coûté beaucoup de travail.

L'INSTITUTRICE.

Bon ! vous n'en dites tant de mal que pour me causer une surprise agréable ! Allons, je vous promets de me récrier à chaque page. Donnez, que je lise, sans plus de préambule.

L'ÉLÈVE.

Sans plus de préambule ! Tendez la main. Là, vous ne tenez rien. Avez-vous oublié nos conventions ? Un auteur ne doit-il pas toujours faire la première lecture de ses ouvrages ?

L'INSTITUTRICE.

Petite folle ! Je ne me souvenais plus de ce point important.

L'ÉLÈVE.

Oh ! bien, moi, je vous en rafraîchis la mémoire. Qui mieux que l'auteur sait faire sentir le mérite de son ouvrage ? Il s'arrête avec complaisance sur ce qui lui plaît, il appuie dessus, il se répète lentement, sa voix devient forte & sonore, il regarde autour de lui, & semble attendre avec impatience le brouhaha désiré.

L'INSTITUTRICE.

Et si l'on garde le silence, voilà un pauvre auteur bien attrapé.

L'ÉLÈVE.

Un peu, mais il faut supposer que cela arrive rarement, & qu'il s'élève toujours un petit murmure, qu'il ne manque pas d'interpréter à son avantage.

L'INSTITUTRICE.

Mais si c'est un murmure de pitié ?

L'ÉLÈVE.

Il ne s'en apperçoit pas, ou du moins il fait semblant de ne pas s'en appercevoir. Un signe de tête, de reconnaissance, manifeste sa méprise ; comme il y aurait de la cruauté à le tirer de son erreur, on l'y laisse, & il en jouit. Au contraire, a-t-il quelques passages faibles, il glisse dessus, il adoucit le son de sa voix, sous prétexte de lui donner plus de délicatesse ; il feint même un peu de fatigue ; il tousse, l'enrouement vient à son secours, il se repose, on applaudit, alors rayonnant de gloire, & ivre d'amour-propre, il recommence sa lecture.

L'INSTITUTRICE.

Qui vous a si parfaitement dévoilé les ruses de l'art ?

L'ÉLÈVE.

Molière, que vous me lisez si souvent, & qui m'a tant fait rire dans le rôle de Vadius ; les lettres sur l'éducation, & que sais-je ? Toujours est que je m'y entends si bien, que je vais m'enrouer dès la première ligne.

L'INSTITUTRICE.

En ce cas, donnez-moi votre manuscrit.

L'ÉLÈVE.

Non, vous dis-je ; c'est mon droit, & je ne veux pas m'en départir. Vous vous souvenez peut-être d'avoir laissé Madame de Porny veuve, & fort embarrassée de sa liberté.

L'INSTITUTRICE.

Oui, je l'ai quittée assez brusquement même, mais à vous dire le vrai, j'en étais un peu lasse ; je ne savais qu'en faire, & je vous l'ai généreusement mise dans les mains pour m'en débarrasser.

L'ÉLÈVE.

Je vous remercie de la préférence. Hé bien donc ! mon histoire commence justement où finit la vôtre. Hem ! Hem ! c'est comme cela qu'on débute.

L'INSTITUTRICE.

Vous êtes bien enfant. J'ai bonne envie de m'en aller. Prenez-moi, pendant que je suis en humeur de vous écouter.

L'ÉLÈVE.

Vous n'iriez pas loin, car il commence à pleuvoir. *(Elle lit.)*

“ Madame de Porny, maîtresse d'elle-même, à la fleur de son âge, fut tentée pendant quelques instans de s'abandonner à un monde qui lui tendait les bras, & lui promettait mille charmes. Une jolie figure, de la jeunesse, beaucoup de fortune, lui assuraient des succès brillans ; mais il fallait renoncer à sa fille. Le malheur avait fait penser Madame de Porny. Le monde, & les soins que requerrait l'éducation de sa fille, lui paraissaient incompatibles. Il fallait donc trouver quelqu'un qui pût la remplacer. Remplacer une mère !

Cela était impossible, & puis le choix était difficile. Une personne instruite, & telle qu'elle la désirait, consentirait-elle à se consacrer pendant de longues années à un enfant que sa mère négligeait ? Oui, sans doute ; ces exemples n'étaient pas rares, mais qu'en résultait-il ? De telles institutrices devenaient les plus chères amies de leurs élèves ? Celles-ci accoutumées à les voir remplir les devoirs de mère, oublient celle que la nature leur a donnée, ou du moins ne voient en elle qu'un objet de respect, au lieu que l'institutrice a toute leur tendresse. Et comment s'en étonner, disait Madame de Porny, si nous oublions que nous sommes mères ? Car n'est-ce pas l'oublier, que de s'en tenir à ce que la loi nous prescrit ? Nous assurons notre bien à nos enfans, nous leur donnons des maîtres, nous pourvoyons à leur subsistance ; mais nous laissons à une personne étrangère, le soin de former leur âme au bien ; nous les tenons éloignés de nous dans leur enfance. Quand ils sont grands, nous les admettons à notre société, mais ce sont des étrangers avec qui il nous faut faire connaissance. Or, comme ils ne nous connaissent pas non plus, ils n'ont point de confiance en nous, ils se tiennent sans cesse sur la défensive, nous n'avons qu'une seconde place dans leur cœur ; la compagne de

leur jeunesse occupe depuis trop long-tems la première, pour qu'il soit possible de la supplanter."

L'INSTITUTRICE.

Ces réflexions de Madame de Porny, sont-elles d'après les sentimens de l'auteur ?

L'ÉLÈVE.

Assurément.

L'INSTITUTRICE.

Vous blâmez donc toutes les mères qui n'élèvent pas leurs filles ?

L'ÉLÈVE.

Toutes celles qui n'ont pas de fortes raisons pour se dispenser de ce devoir.

L'INSTITUTRICE.

Et quelles raisons vous paraissent valables ?

L'ÉLÈVE.

D'abord l'incapacité ; ensuite la mauvaise santé ; & puis la nécessité de représenter dans le monde ; il faut aussi avoir un mari qui entre dans nos vûes ; mais Madame de Porny est veuve, ainsi cette excuse est inadmissible pour elle.

L'INSTITUTRICE.

Ne craignez-vous pas cependant que ceux qui liront cette histoire ne condamnent les sentimens de l'auteur ?

L'ÉLÈVE.

Mais il me semble que ces sentimens n'ont rien de révoltant dans la bouche d'une mère.

L'INSTITUTRICE.

Non, ils sont même très-bien placés ; mais vous n'êtes pas élevée par la vôtre, vous qui les faites tenir à Madame de Porny.

L'ÉLÈVE.

Je l'aurais été, si la santé de ma mère l'eût permis, & elle ne m'a pas perdue de vue d'un instant. Je vous aime beaucoup, ma chère amie, mais vous n'avez pas la première place dans mon cœur.

L'INSTITUTRICE.

Je suis loin d'y prétendre. Cette place me paraît si précieuse, que si j'étais mère, ce me serait une raison de plus pour élever mes enfans moi-même, de peur que l'on ne se crût en droit de me la disputer.

L'ÉLÈVE.

Ma chère amie, personne ne lira cette histoire ; ainsi il n'y a pas de danger que l'on s'en formalise, & quant à vous, je vous avertis que je ne puis rien rabattre des réflexions morales & très-judicieuses de Madame de Porny. (*Elle lit.*)

“ D’après ces notions, Madame de Porny se résolut de vivre dans la retraite, & de se consacrer toute entière à l’éducation de sa fille. Elle aurait bien voulu se fixer dans la terre, où elle s’était retirée lors de la mort de son mari ; la salubrité de la campagne, & la liberté dont on y jouit, convenant beaucoup mieux à l’enfance que l’air mal sain qu’on respire dans les villes ; mais il fallait des maîtres à Euphrasie, c’était le nom de cette enfant. Madame de Porny se rendait justice ; elle savait trop bien qu’elle ne pouvait que présider à l’éducation de sa fille, c’est-à-dire, à l’égard des talens, car elle se réservait le droit de lui former le cœur à l’amour du bien & de la vertu. Ce n’était pas qu’elle n’eût eu toutes sortes de maîtres, mais elle ne pouvait se flatter que ce qu’ils lui avaient enseigné, pût jamais être utile à Euphrasie. Elle prit dans l’un des fauxbourgs de Paris, une maison qui joignait aux charmes d’un grand jardin, la proximité

de la campagne, où l'on pouvait aller respirer l'air, soit à pied, soit en voiture.

“ Je passerai légèrement sur les premières années de l'enfance d'Euphrasie, qui furent quelquefois orageuses, comme le sont celles de toutes les femmes, & peut-être des hommes. Il me suffira de dire, que Madame de Porny ne quittait pas sa fille d'un instant. Elle avait elle-même repris ses maîtres, tant pour lui donner de l'émulation, que pour s'assurer de leur assiduité. Euphrasie était du plus heureux naturel : elle était la douceur même ; & quoiqu'elle fût de la plus grande vivacité, un seul regard suffisait pour en modérer les effets. Elle aimait tendrement sa mère, & n'avait conséquemment de volonté que la sienne. Lui obéir, la récompenser de ses soins par son assiduité, était le comble de ses plaisirs, elles ne concevait pas qu'on pût en avoir d'autres.

“ On juge aisément que les plus brillans succès furent le prix de ces heureuses dispositions. Euphrasie, à l'âge de dix-sept ans, était une jeune personne accomplie. Elle dessinait comme les grands maîtres, peignait parfaitement, dansait avec grâce ; chantait, jouait de plusieurs instrumens

avec un goût infini. Elle parlait également bien plusieurs langues, des lectures choisies & bien faites ornaient son esprit, lui donnaient de la solidité, & ajoutaient encore aux charmes de son extérieur. Son langage était pur, & ses expressions élégantes ; une prononciation claire venait augmenter les charmes d'une voix naturellement douce. Elle joignait la plus grande douceur à la plus grande sensibilité ; son humeur était égale & enjouée ; son âme pure comme un beau jour. Elle possédait au suprême degré l'art de plaire & d'intéresser. On ne la quittait qu'avec peine, on ne se retrouvait point auprès d'elle sans un nouveau plaisir. Son cœur tendre & sensible lui faisait prendre aisément toutes les impressions : le sourire s'arrêtait sur ses lèvres à la vue d'un malheureux, & ses yeux se remplissaient de larmes. Ses manières insinuant prévenaient en sa faveur dès le premier abord ; les plus envieux se voyaient forcés de céder à son mérite, & de lui rendre hommage.

“ On peut juger qu'une fille si parfaite ne pouvait manquer de faire le bonheur de la plus tendre des mères. Quand Euphrasie eût atteint l'âge de dix-huit ans, Madame de Porny crut qu'il était tems de la présenter dans le monde. Sa naissance & sa fortune

fortune lui donnaient le droit d'aspirer aux plus hauts établissemens ; mais quand elle n'aurait pas eu ces avantages, son mérite personnel lui aurait permis d'y prétendre. Il ne manquait à son éducation que cette connaissance du monde, que le monde seul peut donner, & qu'il est impossible d'acquérir dans la retraite. Madame de Porny se résolut donc de rentrer dans la société, de s'y livrer avec modération, & d'en observer les caractères à mesure qu'ils paraîtraient sur la scène, afin de guider à sa fille dans le choix qu'elle lui verrait faire ; car, victime elle-même de l'ambition & de l'autorité maternelle, elle se promettait bien de ne pas gêner l'inclination de sa fille, mais de la laisser maîtresse de disposer de sa main selon son cœur.

“ Lorsque Madame de Porny voulut avoir des amis de société, ils se présentèrent en foule. Tout ce qu'il y avait de bonne compagnie désira d'être reçu chez elle. Des femmes d'un mérite tel que le sien & celui de sa fille, ne pouvaient manquer d'être recherchées.”

L'INSTITUTRICE.

Je ne me rappelle pas d'avoir dit que Madame de Porny fût une femme d'un très-grand mérite. Elle en eut beaucoup sans doute à souffrir avec

tant de patience les cruautés de son mari, mais ce n'est pas assez pour en faire un personnage si important.

L'ÉLÈVE.

C'est un mérite acquis, depuis qu'elle a cessé tout commerce. Je lui ai donné des maîtres ; j'ai pris soin de son éducation ; c'était un diamant brut que vous m'aviez donné à tailler, moi j'en ai fait un diamant de la première eau.

L'INSTITUTRICE.

Elle vous est bien obligée ; mais vous aviez oublié de nous parler de ce mérite transcendant ; & nous la voyons tout d'un coup sur le pinacle, sans savoir comment elle y est montée.

L'ÉLÈVE.

C'est une licence que je me suis permise, pour occuper l'esprit du lecteur. Une femme, qui élève sa fille elle-même, & qui lui fait faire d'excellentes lectures, doit certainement être une femme de mérite. (*Elle lit.*)

“ Madame de Porny recevait du monde tous les jours. Elle étudiait le caractère des personnes qui composaient sa société, & elle faisait part de

ses observations à sa fille, aussitôt qu'elle se trouvait seule avec elle. Elle se flattait, par ces conversations judicieuses & intéressantes, de lui former le jugement, & de la porter à la réflexion, sans laquelle il est impossible d'acquérir cette connaissance du monde si nécessaire à qui doit y vivre.

“ Euphrasie manifestait depuis quelque tems un penchant à saisir le ridicule, qui affligeait vivement sa mère. Ce n'était pas qu'elle fût maligne ou moqueuse ; elle ne remarquait jamais les faiblesses ou les ridicules de personne ; & si l'on en parlait devant elle, elle ne manquait jamais de les excuser. Ne croyez pas, ma chère Euphrasie, lui disait sa tendre mère, que je sois un censeur rigide & impitoyable ; mais si vous voulez vous garantir de faiblesses & de préjugés, examinez tout avec soin, & rapportez tout à vous-même. Voilà votre sauvegarde contre les travers de la société. Déjà, sans le savoir, vous jetez la tête en arrière pour faire flotter les ondes de votre chevelure, comme la jeune Comtesse Emilie ; vous bredouillez comme Mademoiselle de la Rivière ; vous avez pris le rire niais de Madame de Haute-roche. L'imitation est louable, sans doute, quand on sait choisir ses modèles. Formez-vous sur les

grâces de Mademoiselle de Saint Aubin, ou sur la touchante simplicité & tant d'autres qualités aimables qui distinguent la charmante Madame de Voubérie. Cette dernière, surtout, si recherchée, si chérie dans la société, si respectée du monde en général, si parfaite sans se douter de l'être, a droit d'exciter votre émulation. C'est la nature dans tout son éclat ; suivez ses traces, & vous ne manquerez manquer de réunir les suffrages."

L'INSTITUTRICE.

Comment donc ! Cette Euphrasie, si remplie de mérite, me paraît bien changée tout d'un coup.

L'ÉLÈVE.

Oui ; & voilà ce qu'on appelle les dangers du monde. Tant qu'on ne voit que ce qui est bien, on fait le bien naturellement ; mais par une fatalité inconcevable, il arrive qu'on néglige les bons exemples qui plaisent, pour suivre les mauvais qui ne plaisent pas toujours. Savez-vous que vous allez me décourager, & que je vous trouve un petit ton d'ironie, qui me fait peur ?

L'INSTITUTRICE.

Je vous assure que ce n'est pas mon intention ;

mais cette disparate m'a frappée, & j'en ai fait la remarque tout simplement.

L'ÉLÈVE.

On pourrait me dire avec raison :

Asseyez-vous, Seigneur, je crains que vous tombiez,
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.

L'INSTITUTRICE.

Je vois ce que c'est ; vous craignez les plaisanteries, & pour m'empêcher d'en faire, vous me cherchez querelle.

L'ÉLÈVE.

Vous avez deviné juste. Il faut que vous sachiez, ma chère amie, que mon histoire est toute morale. En voulant donner l'idée d'une femme aimable, j'ai bien su qu'elle ne devait pas être parfaite, car cela n'aurait pas été dans la nature. Mon imagination n'a pas eu besoin de se mettre à la torture pour lui trouver des défauts ; je n'ai eu qu'à regarder chez moi, me baisser & prendre.

L'INSTITUTRICE.

Vous êtes forte sur la citation, aujourd'hui. Ainsi c'est votre portrait que vous nous faites là avec une si touchante modestie ?

L'ÉLÈVE.

Mon portrait ! J'ai eu un bien meilleur modèle ; mais je ne m'en défends pas : pour donner des ombres au tableau, j'ai doué mon héroïne de quelques-unes de mes imperfections ? Où en étais-je ?

L'INSTITUTRICE.

Aux observations de Madame de Porny, & à la liste très-détaillée de ses connaissances.

L'ÉLÈVE.

Point de traits de satire, s'il vous plaît. “ Par ces réflexions sensées & pleines de douceur, Madame de Porny parvint insensiblement à changer en vertueuse émulation, cet esprit d'imitation qui avait pensé être très-nuisible à Euphrasie.

“ Madame de Porny, comme nous l'avons déjà dit, voyait la meilleure compagnie. De brillans partis s'étaient offerts pour sa fille ; mais elle avait toujours répondu aux propositions qui lui avaient été faites, qu'Euphrasie était maîtresse de son choix ; & que celui, qui saurait se faire aimer d'elle, était sûr d'obtenir son suffrage, puisque le bonheur de sa fille était le plus cher désir de son cœur.

“ Parmi les nombreux adorateurs d'Euphrasie, on distinguait le Comte de Lusange & le Marquis de Verville. Egalelement recommandables par le rang qu'ils tenaient dans le monde, leur extérieur était bien différent. Le Comte de Lusange était beau & bien fait ; il parlait beaucoup, mais il parlait bien, quoiqu'un peu trop de lui. Il avait prodigieusement lu, & prodigieusement retenu ; il citait souvent, mais presque toujours à propos ; il savait plusieurs langues, jouait de plusieurs instrumens, dansait à ravir ; rarement était-il du même avis que les autres, mais il contredisait de si bonne grâce, il y mettait tant de politesse, qu'on revenait bientôt à son opinion. Ses ennemis l'accusaient d'être prodigue & intéressé, léger, superficiel, & l'esclave des goûts du jour ; il ne prenait pas la peine de réfuter ces accusations, & le monde lui savait gré de ce mépris. Il était l'objet de l'envie & de l'admiration générales ; c'était lui qui donnait les modes, rien n'était parfait sans l'approbation du Comte de Lusange ; & le Comte de Lusange avait vingt-cinq ans.

“ Le Marquis de Verville était d'une figure & d'un mérite beaucoup moins éblouissans. Il n'était ni beau ni laid, ni jeune ni vieux ; il avait

de l'esprit & de l'instruction, mais il fallait le connaître pour juger de l'un & de l'autre. Il parlait peu, & jamais de lui. Il avait la plus belle âme, un cœur noble & généreux, une grande délicatesse, beaucoup de franchise & de sensibilité. Il était naturellement réservé & sérieux, mais au milieu de ses amis, il montrait cette gaieté simple & aimable, qui se manifeste par des traits d'esprit, qui plaisent toujours & ne blessent personne. Tel était le Marquis de Verville.

“ L'amour de ces deux rivaux était en tout conforme à leur humeur. Lusange était l'ami de la beauté, des grâces, des talens d'Euphrasie, de la célébrité que lui procuraient dans le monde ces brillans avantages. Verville aimait en elle sa bienfaisance, sa candeur, toutes les qualités & les vertus qu'elle possédait, & qu'il était fait pour connaître & pour apprécier. Jamais il ne la louait : Lusange, au contraire, ne tarissait pas. Elle avait la plus belle voix du monde ; Lusange se connaissait en musique, Verville l'aimait avec passion. Fixé derrière Euphrasie, il s'enivrait du plaisir de l'entendre, sans se douter qu'il fallût le lui dire ; au lieu que Lusange, par de profonds raisonnemens, de savantes dissertations, prouvait

clairement qu'elle chantait en perfection, & les décisions de Lusange étaient des loix.

“ Un mérite tel que celui du Comte était trop brillant pour qu'on pût lui résister. Aussi Euphrasie y fut-elle sensible. Elle pensait qu'avec un homme si aimable en apparence, elle serait la plus heureuse des femmes; car son âme simple ne pouvait croire que les dehors qui lui paraissaient si beaux fussent trompeurs. Ils ne l'étaient pas non plus, & il n'y avait que l'inexpérience & la frivolité qui pûssent s'y méprendre. Euphrasie était sans expérience, & le monde l'avait rendue un peu frivole. Madame de Porny avait vu d'abord, avec un plaisir inexprimable, la passion naissante d'Euphrasie; ensuite elle s'en affligea. Le premier moment d'éblouissement passé, elle sut reconnaître & apprécier le vrai mérite de Verville. Elle ne tarda pas à s'appercevoir aussi, que le Comte ne sentait pour Euphrasie que cet engouement qu'il avait toujours pour tout ce qui était à la mode, & qu'il honorait ce caprice du nom de passion. Elle désirait le bonheur de sa fille, mais ce bonheur ne pouvait se rencontrer avec un homme qui l'aimerait comme on aime un beau meuble. Le Marquis de Verville, au contraire,

lui semblait mieux son fait : il y avait dans sa passion silencieuse de quoi tranquilliser une tendre mère sur l'avenir. Il aimait Euphrasie pour elle-même, & cela intéressait Madame de Porny en sa faveur. Cependant elle craignait de le favoriser ouvertement. Elle n'ignorait pas que le cœur de sa fille s'était déclaré pour Lusange, & elle craignait de perdre de sa confiance par une opposition marquée ; car on est généralement si prévenu en faveur de ce qui plaît, que l'on se dépite contre qui n'est pas du même goût ; ce dépit fait naître la froideur & la défiance, & l'on n'ouvre les yeux que lorsqu'il est trop tard & que l'on a perdu, par sa faute, le repos & le bonheur. Elle s'efforçait indirectement de faire valoir Verville, soit en citant de lui quelques actions de bienfaisance & de générosité, qu'elle parvenait toujours à découvrir, malgré ses soins à les cacher, soit en liant conversation avec lui sur des sujets amenés adroitement, à dessein de laisser voir, dans le plus beau jour, son bon sens, sa franchise & son humanité. Dans l'absence de Lusange, Euphrasie écoutait avec intérêt ; le Comte paraissait-il, elle oubliait bientôt tout ce qui l'avait occupée en son absence.

“ Le moment, que Madame de Porny ne pouvait entrevoir sans effroi, arriva enfin. Lusange, ayant sollicité & obtenu un entretien particulier, demanda la main d'Euphrasie, en homme qui sentait le plaisir qu'il allait occasionner par cette demande. Il fut surpris & piqué de la froideur avec laquelle il fut reçu de Madame de Porny. Elle l'assura cependant de son consentement, pourvu qu'il obtint celui d'Euphrasie. Ma fille ne dépend que d'elle, ajouta-t-elle, ma tendresse maternelle l'a laissée maîtresse de son sort, je vais la faire expliquer. Elle fit venir Euphrasie. Ma fille, lui dit-elle, le Comte de Lusange vous aime, il me demande votre main. Oui, Mademoiselle, interrompit le Comte, épris de vos beautés, de vos talens, j'ai osé porter mes vûes jusqu'à vous ; que dois-je espérer ? Je dépends de ma mère, répondit Euphrasie en rougissant, ses volontés sont mes loix, & je lui obéirai sans répugnance. Lusange, qui s'était attendu à faire la plus vive sensation, ne pouvait concevoir cette froideur de la mère, & cette obéissance passive de la fille. Son amour-propre en était blessé, & peu s'en fallut qu'il ne se repentît de sa démarche. Il se remit cependant, & baisant la main d'Euphrasie, il lui dit, qu'honoré, comme il l'était, du consentement de Madame de Porny, il allait s'occuper des

moyens d'accélérer son bonheur, & sortit précipitamment, moins pour ménager l'embarras d'Euphrasie, que pour cacher le dépit que lui causait cet affront fait à son mérite. Avec moins d'amour-propre & plus de délicatesse, il eût aisément pénétré les sentimens d'Euphrasie, mais accoutumé à l'approbation la plus marquée, & à la plus haute prééminence, le langage de la modestie était étranger à son cœur.

“Après son départ, la mère & la fille gardèrent long-tems le silence. Euphrasie le rompit à la fin. Oserais-je me flatter, dit-elle avec timidité, que mon choix a l'approbation de la meilleure des mères ?—Oui, ma chère Euphrasie, lui répondit Madame de Porny en l'embrassant, s'il assure votre bonheur. Je ne désire vous contraindre en rien.—Mais vous voudrez bien me conseiller.—Vous voudrez bien m'en dispenser. Les conseils d'une mère comme moi sont des loix pour une fille comme vous.—Vous me direz au moins ce que vous pensez du Comte de Lusange.—Comme je me suis apperçue du penchant que vous aviez pour lui, il y a long-tems que je l'étudie & je crois le connaître; mais je craindrais en vous faisant part de mes idées sur son compte
que

que vous ne m'accusâssiez de prévention.—Ah, ma mère ! Non, jamais. Je ne cherche point à le déguiser, le Comte peut seul faire mon bonheur, mais vos conseils & vos opinions ne m'en sont pas moins précieux.—Et si je vous disais que le Comte de Lusange ne vous aime pas ?—Et pourquoi voudrait-il m'épouser ? répondit Euphrasie avec un peu d'humeur.—Par vanité. Vous êtes belle & riche ; pleine de grâces & de talens ; vous avez de la naissance, & le monde parle de vous avec éloge ; cette dernière circonstance surtout fixe l'attention du Comte de Lusange. Votre âme lui est étrangère.—Votre bonté, Madame, est bien cruelle. Fallait-il me laisser maîtresse de mon choix, pour m'en laisser voir si tard l'inconsistance ? Ne venez-vous pas de me donner vous-même à Monsieur de Lusange ? L'honneur ne me force-t-il pas à l'épouser ?—Ma chère Euphrasie, je puis avoir tort, mais je n'ai pas cru devoir répondre sans votre aveu ; c'était reprendre mes droits & disposer de vous. Si vous le désirez, je ferai naître des difficultés, qui, en traînant les choses en longueur, vous donneront les moyens d'examiner Lusange & de le connaître plus à fond ; s'il est tel que je le soupçonne, lui-même vous fournira une excuse plus

que suffisante pour rompre avec lui... Euphrasie pour la première fois fut mécontente de sa mère ; elle consentit cependant à un délai qu'elle espérait devoir servir à faire revenir Madame de Porny de son injuste prévention.

“ Lusange dîna chez Madame de Porny. La compagnie était nombreuse, & Madame de Porny trouva moyen de placer Euphrasie entre Verville & le Comte. La conversation tomba sur le mariage. Je soutiens, dit Lusange, que beaucoup de beauté & de talens sont les seules choses nécessaires à une femme.—Cela me paraît un peu hasardé, répondit Verville, car enfin une belle âme est bien préférable, la beauté est peu de chose en comparaison.—Oh ! Monsieur le Marquis est tout sentiment, reprit Lusange avec ironie, il vole toujours dans les régions supérieures, moi je vais terre à terre, & désire que ma femme contribue à rendre agréables les momens que je passerai chez moi.—Mais, répliqua Verville, la douceur, la complaisance,—La douceur, interrompit le Comte, est une qualité dont ma femme n’aura jamais besoin.—Je crois, dit Madame de Porny, en se mêlant à la conversation, que la douceur est la plus forte de nos armes, & Monsieur de

Verville prouve du moins qu'il connaît nos avantages.—Vous avouerez, Madame, qu'il est possible d'unir la douceur à la beauté.—Sans doute, elles vont très-bien ensemble.—Moi, je ne haïrais pas que ma femme me tourmentât un peu, pourvu qu'elle s'y prit avec art ; les complaisantes de profession me font peur. Qu'y a-t-il de plus insipide qu'une femme qui veut toujours plaire à son mari & ne plaire qu'à lui seul !—C'est-à-dire que vous lui passeriez un peu de coquetterie ? —Mais oui, je la verrais sans inquiétude faire de nouvelles conquêtes ; je ne suis pas vain, mais il faut se rendre justice & je lui saurais gré d'un innocent manège . . . — Un innocent manège ! interrompit Verville avec indignation ; l'art de faire des malheureux peut-il être regardé comme un innocent manège, & une coquette n'est-elle pas l'objet le plus méprisable ?—Non, quand elle emploie la coquetterie comme un moyen de s'assurer l'amour de son mari.—Quelques soient ses motifs, le mépris est tôt ou tard son partage ; & venge cruellement les tristes victimes de sa vanité.—Voilà une sortie tout-à-fait touchante ; mais apprenez, mon cher Marquis, que notre sexe ne souffre pas long-tems des caprices d'une femme. Je connais les hommes ; c'est

l'avantage des grands talens ; il donne une finesse de discernement, un tact, un jugement ! Quand on a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup observé, l'esprit saisit les caractères.—Je ne me pique point de tout cela, répondit Verville, & je ne puis croire la coquetterie utile au mariage ; il me semble au contraire qu'une femme simple & aimable . . — Bonheur de fermier, mon cher Verville, il ne vous manque plus que d'aller vous enterrer tout vif au fond d'une province.—La campagne convient au sage.—Oh ! sans doute, une panetière, une musette, de petits Lucas, de petits Colins, une eau limpide qui vient arroser tout cela, rien n'est plus pittoresque, c'est un sujet digne de l'Albane. . . . On se leva de table, & la conversation cessa : Euphrasie avait été silencieuse & pensive tout le tems du dîner. Elle était simple & sans art, la façon de penser de Lusange la révoltait, mais ce qui l'affligeait bien davantage était que sa mère eût été témoin d'un entretien qui ne pouvait que servir à augmenter l'éloignement qu'elle témoignait pour le Comte.

“ On était au commencement du printemps, Madame de Porny avait l'intention d'aller passer quelque tems à la campagne. Elle invita

plusieurs personnes à être de la partie, du nombre desquelles étaient Verville & le Comte de Lusange. Pressée par celui-ci de fixer l'instant de ce qu'il appelait son bonheur, elle avait remis sa réponse jusqu'à son retour. Elle se flattait que la liberté de la campagne & l'habitude de voir Lusange feraient ouvrir les yeux à Euphrasie ; elle se promettait alors de se servir de son autorité, pour rompre un mariage qui n'offrait qu'un triste avenir à cette fille si chère, pour laquelle elle avait renoncé au monde, dans un âge où il est si séduisant. Pour Verville, il avait d'abord été tenté de s'excuser, mais le désir de voir Euphrasie & de lui faire connaître ses sentimens l'avaient emporté, & il avait accepté l'invitation avec reconnaissance.

“ On partit pour la terre de Madame de Porny. C'était la même où elle s'était retirée après la mort de son mari. Les premiers jours y furent heureux. Des jardins charmans, des sites délicieux, le plus beau tems de la nature, tout contribuait à la félicité. Elle ne fut pas cependant de longue durée. Lusange avait obtenu d'Euphrasie l'aveu du penchant qu'elle avait pour lui, & cette connaissance ne lui laissant rien à désirer, il se laissait voir tel qu'il était, vain,

jaloux, égoïste & tyrannique. Il n'aimait Euphrasie que parce qu'elle était belle, & que le monde en parlait avec éloge. Une autre ou plus belle ou plus recherchée, l'eût aisément bannie de son cœur. Il avait aussi beaucoup d'inégalité dans l'humeur, & se plaisait à faire parade du pouvoir qu'il avait sur elle. Euphrasie commençait à voir que sa mère avait eu raison, mais il était trop tard, elle aimait Lusange; elle souffrait de ses humeurs & de ses caprices, & telle était son infatuation, qu'elle n'eût pas voulu n'en pas souffrir.

“ Verville n'avait pas été long-tems sans s'apercevoir des sentimens d'Euphrasie. Cette découverte lui imposa silence sur les siens. Il la regardait déjà comme l'épouse de Lusange, & ce titre la lui rendait respectable. Cependant il la plaignait, & se trouvait plus malheureux, en pensant que le Comte n'était pas fait pour elle, & qu'il ne savait pas apprécier son mérite & ses vertus. Il avait formé plusieurs fois le dessein de s'éloigner, mais il avait toujours été retenu par le désir de voir Euphrasie, & par un reste d'espérance qui brillait encore au fond de son cœur. On pensait déjà à retourner à Paris; Madame de Porny n'avait retiré d'autres fruits du

délai qu'elle avait obtenu, que le chagrin de voir sa fille se précipiter dans l'abîme, les yeux ouverts, & sans faire le moindre effort pour s'empêcher d'y tomber. Euphrasie sentait sa faiblesse, en rougissait, mais c'était tout. Elle était un soir assise sur un balcon, la tête appuyée sur ses deux mains; le Marquis s'approcha d'elle, en homme qui vient de prendre une résolution violente & pénible. — Me pardonnez-vous, Mademoiselle, si j'interromps votre rêverie? Je pars demain pour Paris; je n'ai pu me résoudre à m'éloigner sans prendre congé de vous. Sur le point de m'ensevelir dans la retraite, puis-je me refuser de vous offrir les vœux que je fais pour votre bonheur? J'aurais voulu mais non; puisse l'avenir avec Lusange Ah! dites-moi que vous ne vous repentez pas du choix de votre cœur! Dites-moi, je vous en conjure. . . ."

L'INSTITUTRICE.

Mais, s'il parle toujours, comment veut-il qu'elle réponde? Je vois que Monsieur Verville va se perdre dans les nues; il est tems de le faire revenir à lui-même. Votre histoire est-elle encore bien longue?

L'ÉLÈVE.

Bien longue? Pourquoi?

L'INSTITUTRICE.

C'est que l'auditoire est las d'être assis.

L'ÉLÈVE.

Et le lecteur aussi. J'ai des inquiétudes dans les jambes.

L'INSTITUTRICE.

Il ne pleut plus ; la pluie a rafraîchi le tems ; allons nous promener.

L'ÉLÈVE.

Je le veux bien. Que pensez-vous de mon histoire ?

L'INSTITUTRICE.

Je n'en puis pas juger ; nous ne sommes encore qu'au commencement.

L'ÉLÈVE.

Vous dites cela, pour me faire sentir qu'elle languit ; vous avez raison. C'est que quand je ne sais que dire, je me jette dans les raisonnemens & les conversations : c'est une porte de derrière que j'ai toujours soin de laisser ouverte. Que pensez-vous d'Euphrasie ?

L'INSTITUTRICE.

Je la connais à peine. Vous nous parlez beaucoup de ses vertus ; moi, je suis encore à les découvrir. Mais vous aviez intention de la rendre parfaite, & la bonne volonté est, dit-on, réputée pour le fait. Nous en parlerons en nous promenant ; allez vite mettre votre chapeau & votre mantelet : me voilà prête.

L'ÉLÈVE.

Je vais me dépêcher, car je sais bien que vous n'aimez pas qu'on vous fasse attendre.

DIA-

DIALOGUE SEPTIÈME.

.....

L'INSTITUTRICE.

HÉ bien ! mon enfant, il y a long-tems que nous n'avons été seules. Il me tarde de voir comment vous amenez le mariage d'Euphrasie & de Verville.

L'ÉLÈVE.

Comment savez-vous que je veux les marier ?

L'INSTITUTRICE.

Cela se devine aisément. Le moyen de croire que vous la destinez à ce Lusange, qui n'est qu'un fat, un prétendu bel-esprit !

L'ÉLÈVE.

Peut-être que non ; mais je suis si lasse de cette sottise, que, s'il vous plaît, nous n'en par-

lerons plus ; & vous me lirez ce que vous écriviez l'autre jour. Cela me sera plus agréable, &, à coup sûr, bien plus utile.

L'INSTITUTRICE.

Et vous laisseriez Mademoiselle de Porny sur son balcon exposée aux injures de l'air ?

L'ÉLÈVE.

Oui, qu'elle s'y morfonde.

L'INSTITUTRICE.

Allons, un peu d'humanité ! Depuis qu'elle est sur ce balcon, à peine a-t-il fait une heure de beau tems.

L'ÉLÈVE.

Oh ! elle m'ennuie ; & à moins de la quitter brusquement, je ne saurais m'en débarrasser. Lisez-moi, je vous prie, ce que vous avez écrit. Vous me le destinez, ainsi pourquoi ne pas me le montrer ?

L'INSTITUTRICE.

Parce que cela n'est pas prêt. Et puis j'ai des raisons pour désirer que ce petit ouvrage ne perde pas, auprès de vous, le mérite de la nouveauté.

veauté. Cependant, si vous voulez finir votre histoire, je vous promets de vous en lire quelques extraits à la première occasion.

L'ÉLÈVE.

Allons donc. Où en suis-je restée ?

L'INSTITUTRICE.

Où Vernille faisait ses adieux à Euphrasie, & s'étonnait qu'elle ne lui répondît pas, quoiqu'il ne lui en donnât pas le tems.

L'ÉLÈVE *lit.*

“ J'ignore quel intérêt vous prenez à cet aveu de mes sentimens, répondit Euphrasie ; & je doute si je dois le faire.—Je ne suis point en droit de l'exiger, Mademoiselle ; & cependant je désire vivement l'obtenir. Il est inutile de chercher à dissimuler des sentimens que vous auriez aisément découverts, si vous aviez été moins préoccupée. Je vous aime, Mademoiselle ; mais je vous aime d'une manière toute désintéressée. Qu'un autre soit l'instrument de votre bonheur, je m'en consolerais, pourvû que je vous sache réellement heureuse. C'est ce qui me fait souhaiter d'entendre de votre bouche que vous aimez toujours Lusange.

& que vous augurez bien de l'avenir qui vous attend.—Hé bien ! repliqua Euphrasie ; si cette aveu peut vous satisfaire, je l'aime toujours, mais je vous estime & vous plains.—Adieu, Mademoiselle ; ces derniers mots vont faire ma consolation ; oubliez que j'ai osé vous parler de mes sentimens ; je ne suis point malheureux, puisque vous daignez me plaindre.... Il quitta Euphrasie en disant ces mots, sortit du salon, & ne reparut plus de la soirée. Il partit le lendemain de grand matin en laissant un billet pour Madame de Porny, qui ne contenait que de faibles excuses d'un départ si précipité. Madame de Porny, sans savoir ce qui s'était passé entre lui & sa fille, vit bien qu'il avait pris son parti, & s'en affligea pour Euphrasie. Elle lui sut gré de son silence, & sentit le prix de tant de délicatesse autant que son infatuation pouvait le lui permettre ; mais son retour à Paris, & les préparatifs de son mariage la firent bientôt s'étourdir sur la pitié que lui inspirait Verville, pour s'occuper de chimères flatteuses & séduisantes.

“ Madame de Porny ne voyait qu'avec une peine extrême l'aveuglement d'Euphrasie. Elle n'avait pas sujet non plus d'être contente des informations

qu'elle avait prises sur le Comte de Lusange. Il avait été joueur, & avait perdu au jeu des sommes considérables. Il était vrai qu'il ne jouait plus ; mais qui l'assurait que cette passion était réellement détruite. Elle en avait touché quelque chose à Euphrasie, mais sans espoir de faire impression sur son âme, car elle la connaissait trop bien pour croire que l'intérêt pût opérer une révolution avantageuse. Elle ne la reconnaissait plus. Cet engouement pour un être qui se montrait tous les jours plus frivole & plus dissipé, l'esclave de la mode & l'oracle du jour, avait entièrement changé son caractère. Sa tendresse pour sa mère, sans être absolument altérée, n'était plus si confiante. Elle voyait la répugnance de Madame de Porny avec mécontentement, elle la trouvait injuste, & n'avait plus avec elle de ces doux épanchemens qui avaient fait pendant tant d'années le bonheur de la mère & de la fille.

“ Madame de Porny eût bien pu se servir de son autorité pour rompre un mariage qui l'affligeait sensiblement, mais accoutumée à conduire sa fille par la tendresse, tout autre moyen répugnait à son cœur maternel. Elle résolut de faire un dernier effort sur l'esprit d'Euphrasie. Elle avait

jusqu'alors traîné les choses en longueur, & toujours refusé de fixer le jour du mariage. Elle promit de le terminer au retour d'un voyage indispensable qu'il lui fallait faire, disait-elle, dans une terre éloignée. Ce voyage pourrait être de quinze jours. Euphrasie crut que c'était assez mal prendre son tems pour voyager ; elle eut bien voulu que Lusange fut de la partie, mais elle n'osa le dire, & Madame de Porny n'avait garde de l'inviter. Le Comte, pour se consoler du départ d'Euphrasie, s'occupa à faire meubler sa maison qu'il voulait rendre la plus somptueuse de Paris.

“ Après plusieurs jours de voyage, Madame de Porny & sa fille arrivèrent en un lieu qui jetta l'épouvante dans l'âme de cette dernière. O ma mère ! s'écria-t-elle, que veut dire ceci !— Ne craignez rien, ma chère Euphrasie, fiez-vous à ma tendresse. Madame de Porny, en disant ces mots, soutenait sa fille dans ses bras, & conduisait ses pas tremblans vers les ruines d'un château dont les seuls habitans étaient un vieux concierge & sa femme, qui ne furent pas peu surpris en voyant leur maîtresse. Madame de Porny ordonna qu'on la conduisît vers une chambre

qu'elle désigna. Elle fut obéie, & au geste qu'elle fit, la femme du concierge la laissa seule avec sa fille. La frayeur & l'étonnement d'Euphrasie étaient au comble : un méchant grabat, un berceau, une table, une escabelle, sont les meubles de ce triste séjour. Sur la table est une cruche à côté de laquelle est un morceau de pain desséché & tombant en poussière. Euphrasie regarde timidement sa mère, comme pour lui demander la raison d'un mystère qui l'épouvante sans le comprendre. C'est ici, ma chère Euphrasie, lui dit Madame de Porny, que vous avez vu le jour pour la première fois, & c'est ici que votre malheureuse mère paya chèrement l'erreur d'un imprudent mariage. O ma fille ! quand je vous nourrissais de mes larmes, qu'un seul de vos regards adoucissait l'horreur de ma situation, que vous me tendiez de faibles bras, & sembliez déjà me sourire avec tendresse, qui me l'eût dit que vous-même creuseriez ma tombe ! Captive dans cet affreux séjour, vous seule me rendiez ma misère supportable. Vous me faisiez chérir la vie, & pour la conserver, je n'ai pas refusé les seuls alimens qui m'étaient offerts, & que vous voyez encore sur cette table. Je me flattais que votre bonheur me dédommagerait de tant de

maux, que j'en jouirais, qu'il serait mon ouvrage. Cette douce illusion s'est évanouie comme un songe. Adieu, ma chère Euphrasie, retournez vers Lusange, abandonnez votre mère à sa douleur ; ce lieu, jadis ma prison, & qui va bientôt devenir mon tombeau, tout affreux qu'il est, ne laissera pas d'avoir pour moi des charmes. Ici tout me retracera ces grâces enfantines, cette douce union qui firent ma félicité, j'élèverai les mains vers le ciel pour qu'il détourne de dessus votre tête les maux que je prévois, ou qu'il m'épargne l'horreur d'en être le témoin. Euphrasie, suffoquée par ses sanglots, avait laissé parler sa mère sans l'interrompre. Enfin se jettant dans ses bras. O ma mère, que faut-il faire ?—Renoncer à Lusange ?—J'en mourrai, mais n'importe.—Non, ma fille, vous ne mourrez pas, vous triompherez de votre penchant, si vous le désirez de bonne foi ; mais sortons de ce triste lieu, & allons nous reposer. Madame de Porny, en disant ces mots, entraîna Euphrasie hors de la chambre, & la femme du concierge les conduisit dans un des appartemens les moins délabrés de la maison, où le couvert était mis. Le dîner fut triste & silencieux. Après que les domestiques se furent retirés, Madame de Porny apprit à sa fille des

circonstances qu'elle lui avait cachées jusqu'alors avec le plus grand soin. Les larmes d'Euphrasie recommencèrent à couler à ce récit, & elle promit de nouveau à sa mère de se laisser guider par ses conseils & de surmonter son inclination. Madame de Porny, qui pensait que le plus sûr moyen d'y réussir était de s'éloigner, proposa à sa fille de voyager, & Euphrasie, à qui tout pays était indifférent, puisqu'il fallait vivre loin de Lusange, n'eût pas de peine à y consentir.

“ Pendant qu'on faisait les préparatifs d'un voyage qui devait être de plusieurs années, Madame de Porny, écrivit à Lusange que des circonstances fâcheuses l'empêchaient, du moins pour quelque tems, de songer à l'établissement d'Euphrasie, mais qu'à son retour en France, s'il conservait les mêmes sentimens, elle se trouverait fort honorée de remplir un engagement qu'elle se voyait avec peine dans la nécessité de différer. Malgré la tournure de cette lettre, Lusange s'aperçut bien que Madame de Porny, qu'il savait n'être pas dans ses intérêts, n'éloignait Euphrasie que pour la détacher de lui, & furieux qu'elle eût sacrifié à une mère injuste les sentimens qu'elle avait pour lui, il résolut de se venger de la manière la plus

éclatante. Madame de Porny & sa fille n'étaient pas encore sur les frontières du royaume, qu'elles apprirent qu'une épouse, jeune, riche & belle, consolait le Comte de Lusange de l'éloignement d'Euphrasie."

L'INSTITUTRICE.

Place à Monsieur de Verville ! Je le vois qui accourt. Transports d'un côté, attendrissement de l'autre, rien n'y manque ; j'ai deviné le dénouement tout d'un coup.

L'ÉLÈVE.

Vous êtes, en vérité, aussi enfant que votre élève. Quant à Monsieur de Verville, à qui vous venez de donner des bottes de sept lieues si gratuitement, il n'a qu'à s'en servir pour s'en retourner, car je l'avertis que je n'ai pas intention de renouveler connaissance avec lui de sitôt.

" Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Euphrasie. Elle s'était flattée de vaincre la répugnance de sa mère par sa soumission, & surtout par sa constance. Elle voyait toutes ses espérances trompées, & ce qui lui était plus cruel que tout le reste, elle se voyait forcée de

s'avouer à elle-même que Lusange ne l'avait jamais aimée. Cependant quoique dévorée d'une tristesse mortelle, il ne lui échappa pas une seule plainte. Madame de Porny souffrait de la peine de sa fille, quoiqu'elle ne pût s'empêcher de se réjouir en secret du parti qu'avait pris Lusange. Elle avait les plus tendres attentions pour Euphrasie ; elle ne la faisait voyager qu'à petites journées, & s'arrêtait dans tous les lieux où elle croyait pouvoir lui procurer de l'amusement. Son dessein était de passer en Espagne & en Italie, de voir l'Allemagne & l'Angleterre ; & de faire étudier à sa fille les hommes & les mœurs."

L'INSTITUTRICE.

Elle aurait mieux fait de commencer par là, que de la jeter dans le monde, comme elle fit, par manière de finir son éducation.

L'ÉLÈVE.

C'était pour la marier, ce qu'elle en avait fait.

L'INSTITUTRICE.

Cela est juste. Aussitôt qu'on a quitté ses maîtres de danse & de musique, c'est un mari qu'il faut ; voilà la fin de l'éducation.

L'ÉLÈVE.

Non, non ; je ne veux pas dire cela. Cependant les parens désirent marier leurs filles.

L'INSTITUTRICE.

Oui, mais Madame de Porny, qui doit servir de modèle à toutes les mères, si je devine votre intention, devait s'y prendre, pour marier sa fille, d'une manière un peu plus nouvelle. Mais ce n'est pas la seule faute qu'elle ait commise. Passons.

L'ÉLÈVE.

Vous êtes une vraie marâtre. Vous n'avez pas plus d'indulgence pour cette pauvre Madame de Porny, que si elle ne vous appartenait pas. Ecoutez jusqu'au bout.

“ L'âme d'Euphrasie reprit peu à peu de la sérénité ; elle se prêta aux efforts de sa mère, parvint d'abord à s'étourdir sur ses sentimens, & dans la suite à les surmonter. Madame de Porny ne fit pas un long séjour en Espagne. Elle passa en Italie où elle s'arrêta deux ans. L'Allemagne & l'Angleterre eurent ensuite leur tour.

S'il y a beaucoup à voir en Italie, il y a beaucoup à observer en Angleterre, & l'on pourrait dire d'un Français, d'un Italien & d'un Anglais, que celui-ci est l'enfance, celui-là la jeunesse, & l'autre l'âge mûr de l'espèce humaine."

L'INSTITUTRICE.

Je vous loue de penser si avantageusement de votre nation. Mais sur quoi fondez-vous votre opinion du Français & de l'Italien ? Sur vos maîtres de danse & de musique ?

L'ÉLÈVE.

Sur ce que j'en lis. On parle sans cesse de la profondeur du génie Anglais, & de la frivolité du Français ; & quant aux Italiens, j'ai lu dans je ne sais quel auteur, que c'était une nation de peintres & de musiciens. Quoiqu'il en soit, comme je n'ai jamais voyagé, je promène mon héroïne assez gauchement par le monde ; mais ce que j'en fais, n'est que pour recommander les voyages. Ainsi ne vous attendez pas à de magnifiques descriptions.

L'INSTITUTRICE.

Vous ne ressemblez pas à un homme de ma connaissance, qui a tout vu, sans avoir été jus-

qu'à Calais, & qui, en cas de besoin, vous tracerait le plan de Sainte-Sophie à Constantinople.

L'ÉLÈVE.

Mais comment fait-il ?

L'INSTITUTRICE.

Il a une mémoire prodigieuse, & lit beaucoup. C'est ainsi que, sans sortir de son cabinet, il se croit en droit de dire, " quand j'étais à Rome."

L'ÉLÈVE.

Mais il ment, & moi je ne veux pas mentir. Je dis tout simplement ; j'ai vu, ou j'ai ouï dire.

L'INSTITUTRICE.

C'est le mieux ; car enfin

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

L'ÉLÈVE.

Vous avouerez que je n'aime pas les détours. Vous souvenez-vous de ce jour où vous étiez à la porte d'une dame, chez qui vous ne vouliez pas entrer ? Oh ! comme je souffrais de ses questions ! -- Comment se porte votre amie ? -- Fort bien. -- Est-elle sortie ? -- Oui. -- Allée au Parc ? -- Non. --

Faire

--Faire des visites?--Non. Comme j'étais rouge!
Et pendant ce tems-là, vous étiez à la porte dans
la voiture.

L'INSTITUTRICE.

Il fallait répondre tout simplement : cessez,
je vous prie, Madame, de m'interroger, car je ne
puis vous répondre, & je ne veux pas mentir.

L'ÉLÈVE.

Mais ces questions étaient toutes simples.

L'INSTITUTRICE.

Elles cessaient de l'être, puisqu'elles vous embar-
rassaient. Au surplus, je puis vous assurer que
votre confusion n'a point échappé à cette dame ;
elle m'en a parlé en louant beaucoup votre amour
pour la vérité. On peut se dispenser de répondre
à toutes questions indiscretes, mais ouvertement,
sans embarras ; car l'embarras marque un désir
de déguiser la vérité, & c'est toujours un détour.

L'ÉLÈVE.

Mais cela paraît ridicule, de mettre du mystère à
des choses qui n'en supposent aucun.

L'INSTITUTRICE.

C'est le moment de se mettre au dessus de ce que le monde peut penser. Formez-vous un discernement délicat, afin de savoir parler & vous taire à propos ; agissez ensuite en conséquence.

L'ÉLÈVE.

Et puis, ma chère amie, j'en serais quitte pour me justifier, quand l'occasion se présenterait.

L'INSTITUTRICE.

Si elle ne se présentait jamais, vous auriez pour vous en consoler le témoignage d'une bonne conscience. Mais votre histoire. Allons, mettez de côté la petite vanité d'auteur, & donnez que je la finisse, car je vois que vous avez la poitrine fatiguée.

L'ÉLÈVE.

Cela est vrai ; quand la lecture m'ennuie, j'ai la poitrine plutôt fatiguée que quand elle m'amuse ; car alors je ne puis pas m'empêcher de bâiller, & les bâillemens réitérés affectent ma voix naturellement faible. Je voudrais bien savoir, par exemple, pourquoi l'ennui, qui a une cause morale, agit sur nous d'une manière physique ? pouvez-vous m'expliquer cela ?

L'INSTITUTRICE.

Pas dans ce moment, car l'histoire de Mademoiselle de Porny me tient au cœur.

“ Il y avait déjà cinq ans que Madame de Porny avait quitté la France. Elle crut pouvoir songer à y retourner, & en parla à sa fille. Celle-ci, qui s'était prodigieusement formée dans ses voyages, supplia sa mère de ne pas la mener à Paris. L'air de cette ville, disait-elle à Madame de Porny, est contagieux, & nuisible à la vertu & aux mœurs. Allons à la campagne, vivons pour nous, pour faire le bonheur d'un petit nombre. Resserrons par la bienfaisance les nœuds de la nature, car il n'y a de sentimens satisfaisans & durables que ceux qui sont fondés sur l'estime, & je vous serai encore plus chère quand vous me verrez occupée à faire le bien. Cette proposition était trop du goût de Madame de Porny pour qu'elle s'y opposât. Repassée en France, elle prit avec sa fille la route de la Touraine, son intention étant de se fixer dans une terre charmante qu'elle avait à quelques lieues de Tours. Elles n'en étaient plus qu'à deux journées de chemin, lorsque leur voiture se rompit. Un paysan venant à

passer, Madame de Porny s'informa de lui, si elle était loin de quelque ville ou village. Il lui fut difficile de fixer l'attention du paysan, peu curieux & fort occupé de sa chanson. Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il enfin, en s'approchant. L'essieu de ste roue est cassé ! Ça n'est rian, & Laurent, not' charron, va vous raccommodez ça qui n'y paraîtra pas. Mais vous ne pouvais pas rester comme ça dans le biau milieu du grand chemin. M'est avis qu'ous feriais mieux de venir à not' village, & d'envoyer chercher Laurent, not' charron. Dame, j'avons une chambre, que je gardons pour not' père & not' mère, quand y-venons cheuz nous à la fête du village ; je ne les attendons pas, & je vous la baillerons. Stapedant y a encore loin d'ici à not' village, une mortalle lieue ; ce n'est rian pour nous ; mais pour de grandes dames, qui n'étions pas accoutumées à la fatigue, ça fait ben de la différence.—Cela n'en fera pas pour nous, répondit Madame de Porny.—Mais, une chambre ne suffira pas pour tout vot' monde. N'importe, venais toujours ; je vous ferons loger au châtaü. Monseigneur est si bon ? Il est tout comme nous déjà ; jamais pus content que quand y peut faire du bien à son semblable. Mais venais de ce côté sans pus de barguignage ; car si je me

mettons à parler de Monseigneur, je coucherons ici.—Vous l'aimez donc beaucoup, dit Madame de Porny, en prenant le bras de sa fille.—Mais c'est que j'avons ben sujet de l'aimer. Avant qui vint demeurer parmi nous, j'étions si pauvres ! A présent ce n'est pus de même : il a partagé sa terre en autant de morciaux que je sommes de familles ; tel qu'ous me voyais, ajouta le villageois en se rengorgeant, je sis fermier de Monseigneur.—Et comment s'appelle-t-il, demanda Euphrasie ?—Parguenne, Villeron ; du nom de not' village, & c'est un biau nom. Y ne veut pas seulement que j'ayons du pain, y veut encore que j'ayons du plaisir. Il a soin de nous quand je sommes malades, & nous fait danser quand je nous portons ben. Not' fête est la plus belle des environs, ils y accourent tous de si loin ! C'est que ça fait plaisir de voir Monseigneur nous parler comme si j'étions ses enfans : il n'est pas fier, lui. Avec de semblables propos, ils arrivèrent au village. Madame de Porny & sa fille entrèrent dans la maison rustique du villageois, qui alla au château informer Monseigneur de leur embarras, tandis que sa femme jeune, fraîche & jolie, s'empressait de les recevoir avec cette cordialité que l'on ne trouve pas dans les villes. Bientôt le pay-

san rentra. Monseigneur n'est pas au château, dit-il ; mais je vous amène son valet de chambre, qui dit que c'est la même chose. Le valet de chambre ayant assuré Madame de Porny que son maître, qui n'était qu'à la promenade, se trouverait trop heureux de lui être utile, elle se détermina à se rendre au château. En prenant congé du villageois, elle voulut le récompenser ; je ne vendons pas nos services, dit fièrement le fermier de Monseigneur, si je vous en avons rendu, je sommes contents ; & quoique pût dire Madame de Porny, il lui fut impossible de lui faire accepter la plus légère marque de reconnaissance.

“ La mère & la fille étaient à peine au château que Monsieur de Villeron se fit annoncer. Il avait appris, au retour de sa promenade, l'accident arrivé à des dames étrangères, & il venait leur réitérer les offres de services faites en son nom. Il entre. Quelle est la surprise de Madame de Porny & d'Euphrasie en reconnaissant le Marquis de Verville ! A la vue de Mademoiselle de Porny, le Marquis devint immobile ; mais bientôt, faisant effort sur lui-même, il s'approcha de Madame de Porny, & se félicita de l'heureux accident qui lui procurait le bonheur de les recevoir. L'on se figure aisément l'embarras d'Euphrasie. Après

quelques propos généraux, feignant un violent mal de tête, & plus de fatigue qu'elle n'en ressentait effectivement, elle demanda la permission de se retirer, & l'obtint.

“ La confiance fut bientôt établie entre Madame de Porny & le Marquis de Verville. Seul dans sa terre, fuyant tout commerce avec le monde, il ignorait ce qui s'était passé. L'on peut juger de sa joie, en apprenant qu'Euphrasie était encore libre & maîtresse d'elle-même. Il n'avait jamais cessé de l'aimer, & il sentait l'espérance se glisser dans son cœur. Il fit l'aveu de ses sentimens à Madame de Porny, & lui demanda sa protection. Cette dame faisait trop de cas de son mérite pour la lui refuser, mais elle l'assura en même tems qu'elle ne contraindrait jamais sa fille, & que pour obtenir sa main il fallait s'assurer de son cœur.

“ Cependant Euphrasie était fort inquiète de l'effet que produirait sur Verville une rencontre si imprévue. Il était vrai que, le nom de Villeron lui étant parfaitement étranger, le Marquis ne pouvait l'attribuer qu'au hasard. Cette conviction consolait bien un peu Euphrasie ; mais la connaissance qu'elle avait de la passion de Verville,

lui eût fait désirer d'éviter sa présence, si le sort n'eût ordonné autrement.

“ Verville, en revoyant le lendemain Madame de Porny & sa fille, les pressa de lui permettre de leur offrir un asyle pendant qu'on réparerait le dégât de la voiture, ce qui serait l'affaire de plusieurs jours. Madame de Porny reçut l'invitation avec plaisir. Euphrasie rougit & parut embarrassée ; sa mère feignit de ne pas le remarquer ; & il fut décidé que leur présence animerait la fête du village, qui devait bientôt arriver. Dans cet espace, Euphrasie eut le tems de connaître Verville beaucoup mieux qu'elle n'aurait pu faire pendant des années entières dans le monde. Toutes ses journées étaient marquées par quelque action de bienfaisance ou d'humanité. Adoré de ses vassaux, il en était le père, il terminait leurs petits différens, & jamais on ne revenait de l'arrêt qu'il avait prononcé. Enfin la fête du village arriva. Verville, toujours bon, toujours simple, en fit les honneurs & l'ornement. Il mariait à cette fête la fille la plus pauvre du village, & lui donnait une dot. Il avait aussi institué différens prix, pour les garçons laborieux & sobres, & pour les filles sages & industrieuses. On venait

les recevoir de sa main : l'envie ne troublait point ces heureux jours, qui se terminaient par des danses, où Verville ne dédaignait pas de se mêler. Il éprouvait cette fois un bonheur qu'il n'avait jamais goûté depuis son séjour à Villeron. Il faisait des heureux, & jouissait de la société de celle qu'il croyait avoir perdue pour toujours. Euphrasie se livrait avec enthousiasme au spectacle qu'elle avait devant les yeux, & qui convenait si bien à son cœur. Son estime pour Verville en augmentait. La délicatesse du Marquis, qui la sachant libre & dégagée, n'avait jamais rappelé à son souvenir des sentimens que tout lui faisait voir n'être pas détruits, la touchait vivement. Madame de Porny voyait ces dispositions avec une joie secrète. Quelle félicité pour son cœur ! Elle avait retiré sa fille de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas ; elle lui voyait former un engagement vertueux ; sa tâche était remplie sur la terre.

“ Enfin la fête finit, & Verville, qui n'osait presser Madame de Porny de prolonger son séjour dans la crainte d'affliger Euphrasie, voyait arriver le moment du départ avec une tristesse qu'il s'efforçait en vain de déguiser. Mais elle fut bientôt changée en joie, lorsque Madame de Porny lui

proposa de les accompagner. Il jeta un regard timide sur Euphrasie : ne voyant point de sévérité dans ses yeux, il accepta. Le jour de son départ fut un jour de deuil pour ses vassaux, qui le suivirent hors du village en le comblant de bénédictions. Verville, chez Madame de Porny, fut long-tems avant de pouvoir vaincre sa timidité. Il osa enfin parler, & fut favorablement écouté. Un nouveau jour brillait pour lui & pour Euphrasie. Elle aimait un homme estimable & vertueux, son cœur se glorifiait de son choix. Tout était tranquille dans son intérieur ; les belles qualités de Verville donnaient aux siennes un nouvel éclat ; car si les objets, qui nous sont chers, sont bons & vertueux, leurs vertus ajoutent aux nôtres : au contraire, s'ils sont méchans, la maligne influence de leurs vices se répand sur nous, & empoisonne notre existence. Euphrasie l'avait bien éprouvé. Les préparatifs du mariage furent bientôt faits. Aussitôt après la cérémonie, Verville mena son épouse à Villeron, où Madame de Porny les suivit bientôt pour ne les plus quitter. Chérie de tout ce qui l'entourait, heureuse du bonheur des autres, adorée de son mari, & l'aimant avec tendresse, Euphrasie n'eut jamais à se repentir de l'engagement qu'elle avait contracté.

Ainsi que sa mère, elle fit servir son expérience au bien-être de ses filles ; & leur inculqua, dès leur enfance, cette importante vérité, que le bonheur de deux époux, pour être durable, doit être fondé sur la vertu."

L'ÉLÈVE.

Voilà la fin. Vous en êtes bien aise, n'est-ce pas ?

L'INSTITUTRICE.

Depuis un quart d'heure, quelqu'un n'a fait que baïller ; serait-ce moi ?

L'ÉLÈVE.

Non ; c'était quelqu'un qui, malgré sa tendresse maternelle, s'est furieusement ennuyé. C'est bien mauvais, n'est-ce pas ?

L'INSTITUTRICE.

Mais, non. Pour la première tentative, c'est passable. Il n'y a rien de très-frappant ; mais l'intention est visible, & cette intention est louable. Vous avez voulu faire voir qu'une jeune personne doit préférer les qualités solides à un extérieur brillant. Vous avez grandement raison ; & que vous me rendrez heureuse, si vous mettez cette morale en pratique !

L'ÉLÈVE.

C'est mon intention, si je puis p^our tant ; car je connais trop bien ma faiblesse pour ne pas me défier de moi-même. Vous savez que je vois tout en beau ; je ne trouve jamais de défauts à ce que j'aime.

L'INSTITUTRICE.

Cette aimable prévention doit vous rendre plus chère à vos amis. Le mérite en est cependant un peu diminué, quand on vient à réfléchir que vous vous engouez facilement, & sans vous donner le tems d'examiner si l'on mérite votre estime.

L'ÉLÈVE.

Voilà ce que je veux dire. C'est un défaut que cela ?

L'INSTITUTRICE.

La source en est louable. Elle sort d'un fond de candeur qui rend la jeunesse intéressante. Il serait heureux que rien ne contribuât à le détruire. Mais, hélas ! on n'en guérit que trop tôt ! une triste expérience nous rend méfians & soupçonneux. Chaque jour nous fait perdre de cette philanthropie que nous inspiraient notre ignorance, notre bonne foi & la nouveauté de nos sensations. Nous plaignons encore l'espèce humaine ; nous
lui

lui faisons du bien si nous avons le cœur bon, mais nous ne l'aimons plus.

L'ÉLÈVE.

Voilà ce qui s'appelle une lamentation de Jérémie.

L'INSTITUTRICE.

Puissiez-vous n'avoir jamais sujet d'en faire de semblables !

L'ÉLÈVE.

C'est apparemment cette vilaine expérience qui rend la vieillesse si sévère ? Je suis bien aise d'avoir fait cette découverte ; elle me donnera de l'indulgence pour les vieilles gens, car j'avais beau faire, je les craignais ; ils me semblaient de si mauvaise humeur envers la jeunesse !

L'INSTITUTRICE.

Il y avait bien là de quoi leur faire leur procès. De l'humeur envers un âge si léger, si étourdi, si gai, si amusant, si inconsidéré !

L'ÉLÈVE.

Si, si, si... Si je vous laisse faire, vous épuiserez toutes les épithètes.

L'INSTITUTRICE.

En ce cas, revenons à notre histoire.

L'ÉLÈVE.

Non, non ; je n'en veux plus entendre parler.

L'INSTITUTRICE.

N'ayez pas peur, je ménagerai votre amour propre. Je trouve donc qu'il y a peu d'arrangement, pas beaucoup de consistance ; malgré cela, elle ne laisse pas d'intéresser. Il y a même d'assez heureuses situations. Je remarque aussi avec plaisir que vous avez plus de disposition au bien que de connaissance du mal. Ce Lusange, par exemple, aurait dû être méchant & séduisant ; comme vous n'avez pas d'idée de la méchanceté, vous lui avez donné plus de ridicules que de vices. On le méprise sans se donner la peine de le haïr.

L'ÉLÈVE.

Il m'a pourtant bien coûté.

L'INSTITUTRICE.

Il est le plus imparfait de tous les personnages de votre histoire, qui sont à peu près tous man-

qués. Verville est sans contredit le plus aimable de tous. Quant à Madame de Porny, elle s'y était d'abord assez bien prise pour élever sa fille, mais elle me paraît un peu imprudente dans le choix de sa société. Lusange n'était pas fait pour en être.

L'ÉLÈVE.

C'est votre faute. Si vous l'aviez bien élevée, elle ne serait pas tombée dans l'erreur ordinaire. Sitôt qu'une fille a fini son éducation, il faut la marier, c'est l'usage ; comme si l'on ne l'élevait avec beaucoup de soin, que pour mieux & plutôt s'en défaire.

L'INSTITUTRICE.

C'est votre tour. Moi, quand j'ai dit quelque chose d'approchant à cela, vous vous êtes fâchée.

L'ÉLÈVE.

La vérité l'emporte, & je conviens que l'éducation n'est pas finie, quand on sait chanter, danser, jouer des instrumens, broder une fleur & dessiner un paysage. Du moins vous me répétez cela souvent, & je commence à le croire.

L'INSTITUTRICE.

Mais une jeune personne, telle que vous la dépeignez, sait-elle ce qui lui convient, & n'est-il pas de la dernière imprudence de lui montrer des objets pour lesquels on serait fâché qu'elle se déclarât ?

L'ÉLÈVE.

C'est l'erreur d'une mère, qui n'en est encore qu'à son apprentissage en fait d'éducation.

L'INSTITUTRICE.

Tellement que, si nous suivions cette famille de génération en génération, nous parviendrions peut-être à y rencontrer une mère parfaite. A présent disons un mot d'Euphrasie. Vous nous la dépeignez d'abord si bonne, si parfaite, ensuite ce n'est plus cela. Elle devient dure, insensible, voit sa mère souffrir sans en être touchée, il lui faut les plus terribles épreuves pour l'attendrir !

L'ÉLÈVE.

Cela s'appelle le danger des liaisons. Ne me me dites-vous pas encore que nous devenons meilleurs ou plus méchants, selon que nos amis sont plus ou moins vertueux ?

L'INSTITUTRICE.

Cela est vrai.

L'ÉLÈVE.

Hé bien, je me suis dit : Si Euphrasie s'attache à un méchant, il faut qu'elle devienne méchante. Mais sa méchanceté ne durera pas, elle reconnaîtra son erreur, & son âme reprendra toute sa pureté, en faisant choix d'un objet digne d'elle.

L'INSTITUTRICE.

Ce raisonnement prouve que vous avez appris quelque chose de mieux que de chanter & dessiner un paysage, & puisque vous profitez si bien de ma morale, j'y vais ajouter quelque chose.

L'ÉLÈVE.

Ah ! voyons, c'est ce que j'aime le plus au monde, que votre morale.

L'INSTITUTRICE.

Un mari est le premier ami de sa femme ; il remplace des personnes non moins chères. En faisant un choix, il faut y réfléchir mûrement. Les charmes de l'extérieur n'y font rien, les qua-

lités du cœur doivent l'emporter. La tendresse fondée sur l'estime est la seule durable. D'après les principes de vos parens, il se passera encore bien des années, avant que vous en soyez à la pratique des vertus conjugales & maternelles, mais vous ne pouvez trop-tôt chercher à les connaître.

L'ÉLÈVE.

Peut-être ce que vous avez écrit pour moi me faciliterait cette connaissance. Quand me le lirez-vous ?

L'INSTITUTRICE.

Mais, comment savez-vous que j'ai écrit quelque chose pour vous ?

L'ÉLÈVE.

Belle demande ! Parce que vous me l'avez dit, & qu'il y a long-tems que je vous importune à ce sujet. Et puis l'autre jour que je suis venue vous embrasser à votre secrétaire ; vous vous le rappelez bien ?

L'INSTITUTRICE.

Vous m'y embrassez souvent.

L'ÉLÈVE.

Oui, mais un jour, en particulier. Il y avait un cahier sur le secrétaire, & j'y lus ces mots. *Les derniers avis d'une amie!* Savez-vous que cela m'a serré le cœur? J'en ai conclu que c'était des avis pour ma conduite en cas de séparation, & je ne puis supporter cette idée.

L'INSTITUTRICE.

Elle ne m'est pas moins pénible. Je sens, mon enfant, que je n'aurai jamais la volonté de me séparer de vous, & qu'il me faudra bien du courage dans ce moment terrible.

L'ÉLÈVE.

Mais, ma chère amie, pourquoi nous séparer?

L'INSTITUTRICE.

Ah, pourquoi! Tenez, ne parlons pas de cela, je n'y tiens pas. Finissons ce que nous avons à dire sur votre petite historiette.

L'ÉLÈVE.

N'avons-nous pas tout dit?

L'INSTITUTRICE.

Non, mais le reste n'aura rien de désagréable. Pour le premier effort, il n'est point du tout mauvais. Vous avez saisi le moment le plus intéressant de la vie d'une jeune personne, & dans vos idées, j'en ai découvert une qui me fait espérer que, quand l'instant d'épreuve arrivera, vous vous en tirerez avec honneur.

L'ÉLÈVE.

Je n'en jurerais pas.

L'INSTITUTRICE.

Vous feriez bien ; il est toujours imprudent de présumer de ses forces. A présent, s'il vous plaît, nous n'écrirons plus de ces fadaises.

L'ÉLÈVE.

J'y renonce volontiers ; qu'écrirons-nous ?

L'INSTITUTRICE.

Votre plume n'est point oisive. Vous avez les extraits, les traductions, les réflexions sur vos lectures ; mais si ce n'est pas assez, voici ce que je vous propose. Nous ferons par lettres un cours de géographie moral & raisonné.

L'ÉLÈVE.

Que cela sera joli !

L'INSTITUTRICE.

Vous aimez les voyages. Nous voyagerons chacune de notre côté, & nous aurons grand soin de ne nous rapprocher qu'après avoir fait le tour du monde. Nous porterons nos recherches par delà les terres inconnues, & nous rendrons notre nom à jamais célèbre par l'importance de nos découvertes.

L'ÉLÈVE.

La montagne en travail enfante une souris. J'aime fort ce projet ; quand commencerons-nous ?

L'INSTITUTRICE.

Quand il vous plaira. Au reste n'allez pas vous imaginer que j'ai intention de courir le monde comme une folle. Je veux m'arrêter dans une ville, & même dans un village, selon qu'il me prend envie ; danser une contredanse avec les villageois, étudier leurs mœurs, les comparer avec celles des habitans des villes. Je veux voir par mes yeux, & juger par mon goût.

L'ÉLÈVE.

Et si vous avez le goût mauvais ?

L'INSTITUTRICE.

Tant pis pour moi ; mais feindre d'admirer ce qui ne me paraîtrait pas admirable, ne le rendrait pas meilleur, & j'aurai du moins le mérite de la bonne foi.

L'ÉLÈVE.

Vous me faites souvenir de ce que Monsieur Ranger nous disait l'autre jour.

L'INSTITUTRICE.

Je ne me le rappelle pas.

L'ÉLÈVE.

Il était à Rome pour très peu de tems, & il avait beaucoup à voir. Selon la coutume des étrangers, il prit un Cicérone pour le conduire partout où il y avait des peintures, des sculptures, des chefs-d'œuvre de l'art ou des monumens d'antiquité. Le Cicérone le mena d'abord dans une église médiocrement belle, là s'arrêtant tout-à-coup, les superbes colonnes de marbre ! s'écria-t-il. Il

conduisit ensuite notre ami dans une autre église, où il répéta avec le même enthousiasme, les belles colonnes de marbre ! Ils entrèrent dans une troisième, où ses transports se renouvelèrent à la vue des colonnes. Son admiration alla même au point de l'empêcher de s'apercevoir qu'il avait perdu son compagnon ; car Monsieur Ranger l'avait quitté dans le fort de son extase, pour aller chercher quelqu'un dont le goût fût plus analogue au sien, ou dont la connaissance des beautés de la ville de Rome fût plus étendue.

L'INSTITUTRICE.

- Voilà ce qui n'arrive que trop souvent. Pour voir par les yeux des autres, il faut nécessairement borner son goût à celui des gens que l'on consulte. Quant à nous, comme nous n'aurons ni guide, ni Cicérone, il nous arrivera souvent de nous égarer, ou de juger à tort & à travers. Nous en serons quittes pour rire de notre ignorance. Nous nous permettrons, pour égayer la route, de petites anecdotes de notre composition, de petits traits de plaisanterie qui, n'ayant rien d'amer, ne pourront blesser personne.

L'ÉLÈVE.

Cela fera une charmante diversion. Je brûle de commencer. Je vais sur le champ me mettre à l'ouvrage.

L'INSTITUTRICE.

Tout beau, s'il vous plaît, il y a long-tems que nous sommes assises ; si nous allions faire un tour dans le jardin ?

L'ÉLÈVE.

Je le veux bien. Et nous acheverons en chemin de fixer le plan de nos voyages & de notre correspondance. Corrigerez-vous mes lettres ?

L'INSTITUTRICE.

Non, je vous en dirai mon sentiment de vive voix, mais je n'y changerai rien. Nous les garderons soigneusement, ainsi que vos réflexions, vos traductions & vos extraits, pour servir à l'éducation de vos enfans.

L'ÉLÈVE.

J'ai très-bien fait d'envoyer Mademoiselle de Porny courir le monde ; cela vous a remis

ce

ce joli projet en tête ; car, je me le rappelle, il y a long-tems que vous l'avez formé. Allons, venez, ma chère amie. J'ai bien des choses à dire à ce sujet ; nous allons avoir la plus jolie promenade du monde.

DIALOGUE HUITIEME

L'ÉLÈVE

M. A. cher ami, je vous salue.

L'INSTITUTEUR

Comment ça va ?

L'ÉLÈVE

C'est que je venais vous demander de venir
vous promener avec moi.

L'INSTITUTEUR

Ni vous prie.

L'ÉLÈVE

Les promesses amènent généralement des
conversations qui me font de plaisir. Je n'ai

DIALOGUE HUITIÈME.

.....

L'ÉLÈVE.

MA chère amie, ah ! vous écrivez ? J'en suis fâchée.

L'INSTITUTRICE.

Pourquoi cela ?

L'ÉLÈVE.

C'est que je venais vous demander de venir vous promener avec moi.

L'INSTITUTRICE.

Me voilà prête.

L'ÉLÈVE.

Les promenades amènent généralement des conversations qui me font tant de plaisir ! Je n'en

ai jamais eu plus de besoin que dans ce moment, car je suis d'une tristesse à mourir.

L'INSTITUTRICE.

Et pourquoi êtes-vous triste, ma bonne amie ?

L'ÉLÈVE.

Je ne sais ; ce jour-ci m'afflige.

L'INSTITUTRICE.

Comment donc ! Il avait coutume de vous tant réjouir !

L'ÉLÈVE.

Oh bien ! ce n'est plus cela. Je vous vois écrire des lettres sans fin ; vous paraissez inquiète & triste : quelque chose vous occupe & vous m'en faites un mystère. Je n'augure rien de bon de tout cela. Pourquoi ai-je grandi ?

L'INSTITUTRICE.

Pour récompenser mes soins, en devenant un être pensant, aimable, utile & vertueux.

L'ÉLÈVE.

Mais suis-je tout cela ?

L'INS-

L'INSTITUTRICE.

Oui, vous l'êtes, autant qu'on peut l'être à votre âge. C'est au tems, à l'expérience & aux réflexions, à finir ce qui est si heureusement commencé. Conduisez-vous toujours d'une manière conforme à vos années, comme vous faites à présent, & tous mes vœux sont remplis.

L'ÉLÈVE.

Vous me dites là des choses infiniment flatteuses. Mais ma chère amie, car il faut que je soulage mon cœur, si vous êtes si contente de moi, pourquoi songez-vous à me quitter ?

L'INSTITUTRICE.

Qui vous dit que j'y songe ?

L'ÉLÈVE.

Je ne le vois que trop.

L'INSTITUTRICE.

Mais encore quels indices en avez-vous ?

L'ÉLÈVE.

Quels indices ? Vos écritures éternelles en sont de très-certains. Je n'entre jamais dans votre

chambre que je ne vous trouve à écrire ou à pleurer.

L'INSTITUTRICE.

J'ai de violens chagrins, vous ne l'ignorez pas ; & quant à écrire, c'est ce que je n'ai cessé de faire pendant tout le cours de votre éducation.

L'ÉLÈVE.

Oh ! je vous vois venir, & je vous avertis que je suis résolue de ne pas prendre le change. Répondez, je vous supplie, à ma question. Avez-vous intention de me quitter ?

L'INSTITUTRICE.

Mais ne craignez-vous pas d'amener une conversation un peu trop sérieuse pour un jour de naissance ?

L'ÉLÈVE.

Je sais que je me prépare bien du chagrin, mais il faut absolument que je sache ce qu'il en est.

L'INSTITUTRICE.

Hé bien ! mon enfant ; si cela était, ne faudrait-il pas que nous nous fissions une raison ? La nécessité seule me forcerait à me séparer de vous ; vous le savez bien.

L'ÉLÈVE.

Et quelle nécessité, je vous prie ?

L'INSTITUTRICE.

Puisque vous me forcez d'entamer cette matière, écoutez attentivement, ma chère amie, ce que j'ai à vous dire.

L'ÉLÈVE.

Je ne le prévois que trop ; & déjà je commence à me repentir de vous avoir tant pressée.

L'INSTITUTRICE.

Peut-être est-ce un bien. Voici le moment de montrer de la fermeté : c'est votre première épreuve ; soutenez-la avec courage. Dans peu nous nous séparerons ; je cesse de vous être utile. Vous allez commencer une nouvelle vie : une vie pratique & observatoire, si j'ose m'exprimer ainsi. Jusqu'à présent vous n'avez vu que par mes yeux ; la scène change ; vous allez juger par vous-même. Vous allez prendre sur vous tout le mérite de vos actions, & toute la responsabilité de vos erreurs. Je vous ai donné toutes les connaissances qu'il était en mon pouvoir de vous donner ; j'ai nourri en vous le germe

des vertus à mesure qu'il s'est montré. J'ose me flatter d'avoir rempli ma tâche, non en Institutrice mercenaire, mais en mère tendre.

L'ÉLÈVE.

Ah ! ma chère amie, je ne le sens que trop ; & c'est ce qui me rend l'idée de notre séparation si douloureuse.

L'INSTITUTRICE.

Il est tems, mon enfant, que je rende à vos parens le trésor qu'ils m'avaient confié ; il est tems que je vous rende à vous-même. Vous allez appartenir à la société. C'est elle qui jugera si vous êtes digne de l'éducation que vous avez reçue. Si vous négligez d'y faire honneur, ma conscience ne me reprochera rien ; mais vous affligerez mon cœur, & vous empoisonnerez le reste de mon existence. Si, au contraire, vous mettez votre bonheur dans la vertu, & que vous en suiviez le chemin sans jamais vous en écarter, je me glorifierai de mes soins qui vous auront assuré une félicité durable. Pardonnez-moi le chagrin que je vous donne dans ce moment. Que n'est-il en mon pouvoir de vous l'épargner !

L'ÉLÈVE.

Et qui vous force à vous éloigner ?

L'INSTITUTRICE.

Les circonstances, ma bonne amie. Si j'avais de la fortune, rien ne m'arracherait d'auprès de vous que votre volonté. Je n'en ai pas ; mais le ciel m'a accordé les moyens d'y suppléer avec honneur. Je ne dois pas être à charge à mes amis, puisque j'ai des talens, de la jeunesse & de la santé. Allons, ne faites pas l'enfant ; faut-il se laisser aller comme cela pour un rien ? Un jour viendra, peut-être, où, si vous m'aimez encore, nous pourrions nous réunir pour ne plus nous séparer.

L'ÉLÈVE.

Pourquoi m'avez-vous donc flattée, pendant tant d'années, de l'espérance que nous ne nous quitterions jamais ?

L'INSTITUTRICE.

Dans l'intention de vous en être plus utile. Accoutumée à voir en moi une seconde mère, une personne dont vous ne deviez jamais vous séparer ; je vous devenais plus respectable, & mes

leçons en avaient plus de poids. Une vénalité malheureusement indispensable avilit souvent aux yeux de l'enfance l'honorable emploi d'Institutrice ; & quoique par la suite la raison vienne détruire ces faux préjugés, c'est toujours trop tard pour l'éducation. Je me suis efforcée d'obvier à cet inconvénient pour votre bien ; c'est à vous à juger si je l'ai fait avec succès.

L'ÉLÈVE.

Quelle illusion vous venez de détruire ! Comment pourrai-je me passer de vous ?

L'INSTITUTRICE.

Oh ! bien aisément, ma chère amie. Le monde vous tend les bras : à votre âge on ne résiste pas à ses charmes ; il vous consolera bientôt d'une perte, qui au fait n'en est pas une. Ma société n'a rien que de sérieux ; des chagrins cuisans, des pertes irréparables, la rendent plus sombre de jour en jour. Du côté de l'agréable, croyez-moi, notre séparation est un bien ; & quant à l'utile, je ne prétends pas que vous y perdiez. Quand vous serez lassé de vous promener & que nous rentrerons, je vous ferai voir ce que je vous laisse comme un gage d'un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

L'ÉLÈVE.

Ah ! ma chère amie ! Ainsi vous avez tout arrangé, tout terminé, sans m'en rien dire ? Et peut-être demain, à mon réveil, mes yeux chercheront en vain l'amie, la compagne de tant d'années !

L'INSTITUTRICE.

Non, mon enfant, tranquillisez-vous ; nous avons encore quelques mois à être ensemble. Quant à ne vous en avoir rien dit, je ne me suis tu que pour ménager votre sensibilité.

L'ÉLÈVE.

Vous ne pouviez me cacher vos larmes.

L'INSTITUTRICE.

Ah ! ma chère enfant, vous en savez la cause. Je ne prétends pas dire que notre séparation ne m'afflige infiniment, qu'elle ne fasse pas souvent couler mes pleurs ; mais plutôt au ciel

L'ÉLÈVE.

Arrêtez, ma chère amie ; pardonnez-moi cet oubli impardonnable de vos chagrins. Voyez, je retombe déjà dans un de mes défauts : je ne

pense qu'à moi. Je suis au désespoir de me séparer de vous, & tout cède en moi à ce sentiment. Ainsi donc tout est arrangé ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, ma bonne amie. Apprenez le pour vous consoler. Une jeune dame charmante, remplie de mérite & douée du plus heureux naturel, me confie des enfans aimables comme elle. Je serai auprès d'elle aussi heureuse que le permet la douleur qui me suivra jusqu'au tombeau. Je vous quitte à regret, mais nous nous reverrons quelquefois ; je vous écrirai souvent, & je vous laisserai, en m'éloignant, des monumens de ma vive & constante amitié. Ainsi, vous le voyez, tout n'est pas fini pour vous ; je devrais peut-être dire aussi que tout n'est pas fini pour moi ; mais mon âme est fermée à toute espèce de plaisir, le chagrin est le seul sentiment qui la trouve encore susceptible.

L'ÉLÈVE.

C'en est fait ; je vais prendre sur moi. Il ne sera pas dit que j'augmenterai vos peines : je vais me faire violence pour envisager une séparation si douloureuse. . . . Oui . . . je le veux. . . Parlez m'en souvent, afin d'y accoutumer mon cœur.

L'INS-

L'INSTITUTRICE.

Oui, ma chère enfant; c'est ce que je veux faire; tant pour vous y préparer, & vous en rendre par là le moment moins pénible, que pour vous engager à mettre à profit le peu de tems que nous avons encore à être ensemble. Pour aujourd'hui, nous ne pousserons pas plus loin notre conversation sur cette matière. Ni vous ni moi ne sommes assez de sang froid pour cela. Allons jusqu'à l'école du village, vos petites protégées sont toujours bien aises de vous voir.

L'ÉLÈVE.

Oh ! non ; n'y allons pas aujourd'hui ; je ne puis souffrir de voir qui que ce soit. D'ailleurs n'étant pas prévenue, je n'ai pas pris les livres que nous avons achetés pour elles. Retrons plutôt. En vérité, je crois que quand vous m'aurez quitté, je n'aurai plus d'énergie, plus de générosité, plus de compassion. Tous mes défauts reviendront, & il ne me restera pas une seule bonne qualité pour les contrebalancer. Je serai un vrai corps sans âme.

L'INSTITUTRICE.

Le ciel me préserve d'augurer si mal de vous !

Cela me rendrait bien malheureuse. Mais ma bonne amie, vous qui aimez tant vos parens, vous me semblez oublier qu'ils sont bien plus capables que moi de vous conduire dans le sentier de la vertu.

L'ÉLÈVE.

Le chagrin donne au moins l'apparence de l'injustice. Mais je puis dire, sans ingratitude envers personne, que c'est vous qui m'avez menée la première dans la chaumière du pauvre.

L'INSTITUTRICE.

Parce que j'ai été la compagne de votre enfance, je n'ai à cela d'autre mérite. Au reste, ma chère amie, j'ose espérer que, loin de voir diminuer les vertus & les qualités qui sont en vous, vous chercherez à les augmenter. Que ce soit là l'affaire importante de votre vie. Dans la douleur, ou dans l'adversité, cherchez toujours les moyens d'être utile ; rien ne console comme le bien que l'on fait aux autres. C'est un baume salutaire qui vient guérir toutes les plaies du cœur. C'est ce qui fait supporter la vie, quand elle a perdu tous ses charmes. Que cet Empereur Romain, qui se plaignait d'avoir perdu la journée qu'il avait laissé passer sans faire une bonne action, connaissait bien l'emploi du tems, & la route du bonheur !

L'ÉLÈVE.

Il me semble qu'il aurait dû ne ressentir d'autre regret que de n'avoir pas fait assez de bien dans la journée. Qui plus que lui avait le pouvoir d'en faire ?

L'INSTITUTRICE.

Nous ne jugerons pas Titus dans ce moment avec trop de sévérité, & nous lui ferons grâce en faveur de la belle maxime qu'il nous a laissée. Pour vous, mon enfant, toutes les fois que vous vous trouverez l'âme surchargée du poids de vos peines, cherchez le malheureux & l'indigent ; adoucissez leurs maux par des paroles de consolation, ou par des services proportionnés à vos moyens. Votre cœur se dilatera dans ces douces fonctions, vous perdrez le sentiment de vos chagrins, vous éprouverez même une joie intérieure, & vous rougirez de vous trouver à plaindre en contemplant des objets plus malheureux que vous. Vous recevrez dans ces recherches des leçons de patience & de résignation ; & vous vous procurerez des plaisirs trop peu connus, trop peu goûtés.

L'ÉLÈVE.

J'avais coutume de sentir cela ; mais quand

vous n'y serez plus, qui me fera sortir de mon apathie ?

L'INSTITUTRICE.

L'amour du bien, le désir d'être utile. On dirait à vous entendre que vous êtes une machine qui n'agit que par des ressorts.

L'ÉLÈVE.

Voilà justement ce que je suis.

L'INSTITUTRICE.

Non, non ; vous avez un cœur qui vous dicte très-bien ce qu'il faut faire, & vous l'écoutez volontiers.

L'ÉLÈVE.

C'est ce qui reste à prouver. Si en effet j'ai le cœur tendre, vous conviendrez bien que c'est à vous que je le dois.

L'INSTITUTRICE.

A moi ! non, vraiment, c'est à la nature ; & je n'ai d'autre mérite que d'avoir cultivé ces heureuses dispositions par des raisonnemens simples, & par l'exemple plus fort que les raisonnemens.

L'ÉLÈVE.

Oui, la nature, joliment. Un jour (il y a plusieurs années de cela) que vous me pressiez d'aller avec vous voir une pauvre femme malade ; je vous répondis, que l'on n'avait pas besoin de courir après des objets de dégoût, que l'on n'en avait que trop tous les jours devant les yeux. N'était-ce pas la nature qui me faisait parler ?

L'INSTITUTRICE.

Non, certainement ; c'était l'ignorance. Vous étiez enfant alors, &, comme le dit le poète,

“ Cet âge est sans pitié.”

Mais c'est bien moins par dureté de cœur que faute de réflexion & de connaissance morale de la douleur.

L'ÉLÈVE.

Mais, si un enfant se laisse tomber, comme il pleure !

L'INSTITUTRICE.

Sans doute ; car le physique, seul principe qui agisse dans l'enfance, est affecté par sa chute. Si, au contraire, il voit son frère tomber, il rira peut-être, & se moquera de ses larmes, parce que

lui-même n'a plus la sensation de la douleur, & qu'il en a oublié l'effet. Au reste, je loue beaucoup votre candeur, & j'ose présager, qu'à présent, que le moral agit sur vous bien plus que le physique, jamais propos si dur ne sortira de votre bouche.

L'ÉLÈVE.

Mais quand vous m'aurez quittée, ne craignez-vous pas que mon caractère faible ne me fasse retomber dans mes anciennes erreurs.

L'INSTITUTRICE.

Non, sans doute. Votre caractère est paisible, mais il n'est point faible ; & j'ose croire que vous avez de trop bons principes pour jamais vous laisser entraîner par de mauvais exemples, ou de pernicieux conseils.

L'ÉLÈVE.

Si vous restiez auprès de moi, je me croirais infallible.

L'INSTITUTRICE.

Vous pensez trop bien de moi, mon enfant, & trop mal de vous. Mais puisque vous faites tant de cas de mes conseils, relisez le journal de votre

éducation que j'écris depuis quatre ans. Mes réflexions sur votre bonne ou mauvaise conduite pourrout y suppléer. J'avais intention de le corriger, & de le mettre au net, mais je l'ai trouvé trop volumineux ; il m'a fallu en abandonner l'entreprise, & me contenter d'y faire quelques additions.

L'ÉLÈVE.

Votre intention est donc de me le laisser ?

L'INSTITUTRICE.

Ne vous appartient-il pas ? Les bulletins vous seront aussi d'une grande utilité.

L'ÉLÈVE.

Ne me conseillez-vous pas de continuer ainsi de me rendre compte de l'emploi de ma journée ?

L'INSTITUTRICE.

Je vous y invite très-fort.

L'ÉLÈVE.

Mais vous ne serez plus là pour les apostiller ; cela changera bien la thèse.

L'INSTITUTRICE.

Vous les comparerez avec ceux des années

précédentes ; &, quoique votre tems soit maintenant différemment employé, vous pourrez juger si vous en avez tiré tout le parti possible. Je vous conseille aussi de continuer à mettre par écrit vos remarques & vos réflexions sur vos lectures.

L'ÉLÈVE.

Cela m'aidera à retenir ce que j'aurai lu.

L'INSTITUTRICE.

Il vous reste encore beaucoup à lire, surtout en Anglais. Nous n'avons pas pu tout faire ; & comme je savais qu'il faudrait un jour nous quitter, j'ai cru devoir vous donner une connaissance parfaite de la littérature Française & Italienne. Quoique je n'aie pas négligé tout-à-fait l'étude de la langue Anglaise, je n'en ai pas fait ma principale affaire ; mais à présent je ne puis trop vous la recommander.

L'ÉLÈVE.

Je vous promets de m'en occuper sérieusement, & de ne négliger aucun de vos conseils.

L'INSTITUTRICE.

Il est nécessaire de savoir la langue de son pays ; de l'écrire & de la parler avec pureté & avec élé-

gance. Pour cet effet, il faut en connaître parfaitement les meilleurs auteurs ; & j'ai souvent regretté de ne pouvoir vous être, dans cette branche importante de votre éducation, aussi utile que je le désirais.

L'ÉLÈVE.

Mais j'ai lu des livres Anglais, & vous m'avez fait composer en cette langue.

L'INSTITUTRICE.

Pas autant qu'il le fallait, mais autant qu'il m'a été possible. J'ai fait le relevé des livres que vous avez lu dans le cours de votre éducation.....

L'ÉLÈVE.

Oh ! je suis curieuse de savoir à quoi il se monte.

L'INSTITUTRICE.

Devinez :

L'ÉLÈVE.

Je n'ai jamais lu plus de deux heures par jour. Y comprenez-vous les livres de pur amusement ?

L'INSTITUTRICE.

Oui ; tous ceux qui vous ont passé par les mains, depuis que vous m'avez été confiée.

L'ÉLÈVE.

A peu près deux cents ?

L'INSTITUTRICE.

Vous n'êtes guères éloignée de compte ; seulement un peu au dessous de la moitié.

L'ÉLÈVE.

Comment donc ?

L'INSTITUTRICE.

Vous avez lu quatre cent quarante-deux volumes.

L'ÉLÈVE.

Cela n'est possible.

L'INSTITUTRICE.

La liste que je vous en laisserai, vous le fera voir. Cela vous prouve ce que peut la persévérance ; car, comme vous l'avez très-bien observé, vous n'avez jamais lu plus de deux heures par jour, à différentes reprises.

L'ÉLÈVE.

Cela réellement me paraît prodigieux.

L'INSTITUTRICE.

Vous trouverez dans cette liste peu de livres Anglais ; & je vous en ai donné la raison. Deux ou trois années d'une étude sérieuse de la littérature Anglaise, feront de vous une femme plus instruite que ne l'est notre sexe en général.

L'ÉLÈVE.

Quatre cent quarante-deux volumes, & pas un seul livre inutile !

L'INSTITUTRICE.

Je ne dis pas tout-à-fait cela. Si j'avais à recommencer, je profiterais grandement de mon expérience ; car, comme le dit un de nos meilleurs écrivains, " On passe sa vie à faire des fautes, & tout ce que l'on peut faire, c'est de mourir corrigé." Quoiqu'il en soit, je ne ferai point de changement à ma liste, je me livre à vous avec toutes mes erreurs ; & je ne rougis pas de vous demander de l'indulgence.

L'ÉLÈVE.

A moi !

L'INSTITUTRICE.

Pourquoi non ? Vous n'êtes plus une enfant.

L'ÉLÈVE.

Je ne cesserai de me regarder comme la vôtre.

L'INSTITUTRICE.

Je vous remercie, & vous aime vraiment comme une mère ; mais je veux dire que vous êtes en âge de me juger, & que vous en avez le droit. Imaginez-vous, ma bonne amie, que j'aie la vanité de croire que, dans le cours de dix années, il ne m'est jamais arrivé d'avoir tort ?

L'ÉLÈVE.

Il est possible que vous n'ayez pas toujours eu raison, mais assurément ce ne sera pas moi qui en ferai la découverte.

L'INSTITUTRICE.

Je souhaite que tout le monde ait pour moi autant de partialité. Je vous conseille aussi, en continuant vos observations sur vos lectures, de revoir de tems en tems celles que vous avez faites sous mes yeux. Ce sera encore une ressource à votre mémoire, & vous jugerez par cette comparaison du degré de solidité que l'âge apporte à votre jugement. Mais, ma chère petite amie, ne trouvez-vous pas que nous aurions
mieux

mieux fait d'aller à l'école, comme je vous l'avais proposé ?

L'ÉLÈVE.

Non, j'ai le cœur trop navré pour cela.

L'INSTITUTRICE.

Nous aurions vu des visages rians ; cela aurait chassé nos humeurs noires.

L'ÉLÈVE.

Je ne puis m'occuper que de ce qui fait le sujet de ma tristesse. Je veux être triste.

L'INSTITUTRICE.

Mais moi, je ne veux pas que vous le soyez, & je suis la maîtresse. Savez-vous bien qu'il est quatre heures, & que si nous ne nous dépêchons de rentrer, nous ne serons pas prêtes pour dîner ?

L'ÉLÈVE.

Hé bien ! rentrons.

L'INSTITUTRICE.

Je ne vous en tiens pas quitte, & je vous avertis que cet après-midi nous irons à l'école, car il y a long-tems que nous n'avons vu nos enfans. Nous leur porterons leurs livres, n'est-ce pas ?

L'ÉLÈVE.

Vous oubliez qu'il sera trop tard après dîner, & que l'école sera finie. Ah ! ma chère amie, vous avez beau faire la femme forte ; vous n'êtes pas celle à qui notre séparation est le moins pénible.

L'INSTITUTRICE.

Taisez-vous, enfant. Nous irons donc demain, n'est-ce pas ?

L'ÉLÈVE.

Nous irons quand vous voudrez. Quant à moi, je n'ai plus de goût pour rien.

DIA.

DIALOGUE NEUVIÈME.

L'ÉLÈVE.

JE vous demande pardon, ma chère amie, de vous avoir fait attendre si long-tems. J'ai été cruellement contrariée de ne pouvoir monter plutôt. Que les visites du matin sont détestables ! Quand je tiendrai maison, je ne recevrai jamais personne le matin.

L'INSTITUTRICE.

Il vous sera difficile d'arranger cela à la campagne. Comme on vient généralement de loin, il y a une espèce de dureté à renvoyer les gens sans les laisser se reposer.

L'ÉLÈVE.

Cependant quels momens précieux l'on passe, à se gêner réciproquement !

L'INSTITUTRICE.

Ainsi va le monde. Mais c'est à nous de nous en accommoder. Pouvez-vous maintenant me donner une heure ou deux ?

L'ÉLÈVE.

Oui, oui ; & puis j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Comme vous vous êtes excusée d'aller dîner en ville avec nous, j'ai prié ma mère de m'excuser aussi, & elle y a consenti. Si bien que nous aurons un tête-à-tête comme nous n'en avons eu de long-tems.

L'INSTITUTRICE.

Nous ferons mieux en ce cas de remettre notre lecture après le dîner. Nous dînerons de bonne heure, & nous remonterons ici tout de suite. Descendons ensemble dans le salon, Madame votre mère aimera à jouir de votre compagnie jusqu'à son départ.

L'ÉLÈVE.

Hé bien, ma chère amie, nous avons dîné, & nous voici établies encore une fois dans ce joli petit cabinet !

L'INSTITUTRICE.

Je vais vous lire, mon enfant, le manuscrit qui a si souvent excité votre curiosité. Mon intention était de vous le laisser, sans vous le communiquer, afin de lui donner du moins le mérite de la nouveauté, mais j'ai craint de négliger, ou d'omettre quelques points importants, si je n'en conférais pas avec vous.

L'ÉLÈVE.

Je désire beaucoup de le voir, mais je suis bien sûre de n'avoir rien à suggérer, & que votre tendre amitié aura tout prévu. Nous allons passer un après-dîner bien triste, mais qui ne sera pas sans délices.

L'INSTITUTRICE.

Éloignons les réflexions ; elles nous attendrieraient, & nous mettraient hors d'état de profiter de notre tête-à-tête. Je passe sous silence les premières pages, qui ne sont qu'une espèce d'introduction, & je commence à ce qui regarde votre conduite envers vos parens.

“ Une santé délicate a forcé Madame votre mère, ma chère amie, à remettre votre éduca-

tion en des mains étrangères ; elle m'a choisi pour la remplacer. Mais voici l'instant de lui rendre le dépôt qu'elle m'avait confié. J'ai été l'amie, la compagne de votre enfance : elle va être la compagne, l'amie de votre jeunesse ; bien précieux pour vous, si vous en savez sentir le prix. Souvenez-vous bien, mon enfant, que l'on n'a point d'amis plus tendres que ses parens. Aimez & respectez votre mère par dessus tout ; allez au devant de tout ce qui peut lui faire plaisir, ménagez lui mille petites surprises agréables, ayez pour elle les attentions les plus scrupuleuses & les mieux entendues. Quoique vous disiez, quoique vous sentiez, quoique vous fassiez, vous ne pourrez jamais reconnaître les soins que vos parens ont pris de votre enfance, ni les aimer comme ils vous aiment ; l'amour paternel fait partie de l'existence, tout autre sentiment est froid auprès de celui-là.

“ Vous avez, ma chère amie, le meilleur des pères. Consultez le dans les actions les plus importantes de votre vie ; celles dont vous ferez dépendre votre bonheur. Que votre âme lui soit familière, point de dissimulation avec lui. Ne rougissez pas de lui faire vos petites confi-

dences. Les hommes, je veux dire les hommes vertueux, sont les meilleurs amis des femmes, les plus indulgens pour leurs faiblesses ; & quel ami, quel tendre ami, qu'un bon père !

(Après un long silence.)

“ Que votre âme se laisse aisément attendrir à la vûe du pauvre, ou de l'affligé. Offrez lui vos secours, ou vos consolations ; qu'il vous doive les adoucissements dont son état est susceptible. Quant à ces tristes objets dont les rues sont pleines, il est impossible de leur faire de bien réel ; il ne faut pas cependant leur fermer entièrement son cœur, mais donner à ceux qui paraissent les plus dignes de compassion. N'en rudoyez jamais aucun ; répondez avec bonté, même en leur refusant vos aumônes. Quoique les mendians ne sentent pas toujours toute l'humiliation de leur état, un refus n'est-il pas assez pénible ? Faut-il en augmenter la dureté par des paroles d'amertume ?

“ Prenez, chaque quartier, sur votre pension, de quoi satisfaire aux devoirs que la charité nous impose. Mais avant d'être charitable, il faut être juste, & pour satisfaire aux desirs de

votre cœur, ne retenez jamais le salaire d'un malheureux ouvrier, chargé peut-être d'une famille, dont son pénible travail fait le seul espoir & le seul soutien.

“ Ne vous croyez jamais assez riche pour vous dispenser d'économie. Consultez vos finances, voyez ce que vous pouvez vous permettre, & n'allez jamais au delà. Ayez le nécessaire, mais méprisez le superflu, & ne vous piquez point d'une abondance ridicule. Quand je dis le superflu, il faut que je m'explique. Dans différens états il est différens besoins, le nécessaire des uns est le superflu des autres, je ne parle que de ce qui est nécessaire à votre état.

“ Faites vous un devoir de ne jamais contracter de dettes. Ayez toujours un quartier de votre pension par devers vous, soit pour payer vos mémoires, obliger vos amis, ou secourir les pauvres, soit pour satisfaire de petites fantaisies de jeunesse, bien permises à qui sait se modérer sur ce point.

“ La jeunesse est légère & frivole ; il serait déraisonnable de vous demander de ne pas l'être.

Cependant il vient un tems où la frivolité est ridicule, l'âge où elle est supportable est de courte durée. Il ne faut donc pas s'y livrer outre mesure, si l'on veut se retirer sans effort. Le goût des modes tient à la frivolité. N'affectez jamais de donner les modes, ni d'être la première à les prendre ou la dernière à les quitter. Ma chère amie aimera les babioles, les choses de fantaisie ; mais on ne l'en verra pas follement idolâtre. Elle n'aura pas des bagues à tous les doigts, elle ne sera pas couverte de chaînes & d'esclavages, comme un sauvage du Canada ; enfin elle aura du bon sens, jusques dans sa déraison."

L'ÉLÈVE.

Ah, ma chère amie ! vous avez bien saisi mon faible. Je relirai souvent cet article, & j'espère qu'il me fera le bien que vous avez eu la bonté de vous en promettre.

L'INSTITUTRICE.

C'est celui de toutes les jeunes personnes, & l'on ne saurait trop les inviter à se tenir sur leurs gardes, de peur que ce faible ne devienne un défaut, nuisible à elles-mêmes & à leur famille.

“Soyez polie & prévenante avec tout le monde, sans avoir pourtant cette politesse fatigante, qui gêne celui qui en est l'objet, ou cette prévenance méprisante qui tient de la servitude. Pour être vraiment poli, il faut savoir ce que l'on entend par la politesse. Je vais tâcher de la définir, en vous avertissant toutefois qu'il est impossible d'en donner plus que de légères notions, ou des règles très-générales.

* “ La politesse consiste à faire valoir les personnes avec lesquelles on est en société, à leur prêter une attention générale & suivie, sans cependant y mettre ni flatterie, ni adulation. Les devoirs que la politesse nous impose augmentent avec l'âge, & le rang que l'on tient dans le monde. La politesse est pour ainsi dire innée ; elle a des touches légères, des nuances délicates qui se font aisément sentir. On dit qu'elle n'est qu'une vertu de convention ; cela peut être, mais elle

* Tout ceci n'est qu'un extrait très-court d'un petit ouvrage en manuscrit, donné par l'auteur à son élève au moment de la séparation. Cette jeune personne charmante fait les délices de sa famille, & de tout ce qui a le bonheur de la connaître.

n'en est pas moins nécessaire à l'agrément de la société. Elle adoucit les mœurs, & quand elle est simple & vraie, loin de nuire à la nature, elle l'embellit encore, en lui ôtant quelque chose de sa rudesse & de son aspérité.

“ L'homme n'est pas fait pour vivre seul. Cela est vrai dans l'acception générale ; mais ce n'est cependant que dans la solitude, que l'homme jouit de lui-même, & sent ce qu'il vaut. Ne mettez pas votre bonheur à représenter sans cesse, à n'être bien qu'où vous n'êtes pas, & toujours mal dans l'intérieur de votre maison. Que le monde ne soit pour vous qu'un délassement. Allez y apprendre les bienséances & les usages, mais n'en faites pas votre unique affaire ; la vie est trop courte & trop précieuse, pour ne l'employer qu'à des visites oisives, ou de frivoles amusemens. . . . ”

L'ÉLÈVE.

Pour cet article vous voudrez bien me pardonner, si je le néglige un peu, la première année que je serai dans le monde.

L'INSTITUTRICE.

Je vous donne la première année, & même la seconde, mais je vous attends à la troisième.

L'ÉLÈVE.

Puisque vous avez tant d'indulgence, vous pouvez vous reposer sur moi.

L'INSTITUTRICE.

Oh ! je ne ressemble pas à ces avarés qui s'exposent à tout perdre, en voulant tout garder. Je risque un peu pour sauver beaucoup.

L'ÉLÈVE.

C'est fort bien l'entendre. En vérité, ma chère amie, ce manuscrit m'intéresse on ne peut davantage ; continuez-en la lecture, je vous en supplie.

L'INSTITUTRICE.

“ Parmi les plaisirs qui naissent en foule sous vos pas, préférez ceux qui joignent l'utile à l'agréable. N'allez au spectacle, que pour voir de bonnes pièces, & jamais parce que c'est la mode de s'y montrer à jour marqué. Je ne suis cependant point assez rigoriste pour vous demander de renoncer à tout ce qui est de simple amusement, mais sachez profiter des circonstances, & tirer parti de tout ; car je ne puis trop vous le répéter, la vie est d'une courte durée ; ce n'est pas en jouir que de s'abandonner à une extrême dissi-

dissipation ; c'est au contraire en pervertir l'usage, & se rendre responsable de l'abus qu'on en fait.

“ Faites un choix de connaissances estimables.”

L'ÉLÈVE.

Ceci va m'être bien utile. J'espère que vous vous êtes étendue sur cet article.

L'INSTITUTRICE.

Je connais votre faiblesse, ma chère enfant, mais je connais aussi votre raison. Je désire vous mettre sur vos gardes par quelques observations, & non vous ennuyer ; ainsi j'ai tâché d'être concise. Je ne me flatte pas d'avoir réussi.

L'ÉLÈVE.

Que trop peut-être.

L'INSTITUTRICE.

“ Ne vous informez pas, si les personnes avec lesquelles vous vous liez sont riches, ou d'un rang distingué, mais si elles ont des vertus, des qualités éminentes, un mérite personnel & une répu-

ration sans tache. Ce sont là les gens qu'il faut se faire gloire de cultiver. Sachez les distinguer dans la foule, & surtout gardez-vous de ne les chercher que dans une classe supérieure à la vôtre. En satisfaisant votre amour propre, vous courez risque de tromper votre raison. Tenez vous à la place où le ciel vous a mise. Résistez même avec dignité, quoiqu'avec politesse, aux avances de l'ostentation."

L'ÉLÈVE.

Oh ! vous avez bien raison ; il vaut mieux être le premier de sa société, que le dernier d'une autre, où l'on croirait encore nous faire grâce de nous recevoir.

L'INSTITUTRICE.

"Ne vous jetez à la tête de personne. Si l'on cherche à faire connaissance avec vous, ne vous liez pas que vous ne soyez sûre de pouvoir le faire sans danger. Mais il faut mettre une adresse infinie, une grâce toute particulière à éluder les avances, de peur, en vous laissant pénétrer, de blesser la sensibilité de celui qui vous recherche, & de vous faire des ennemis. Défaites vous avec politesse de ceux que vous

vous trouvez forcée d'éconduire, car vous leur devez de la reconnaissance, de l'estime qu'ils ont pour vous, mais cette reconnaissance ne vous engage qu'à ménager leur amour propre ou leur sensibilité, & non à répondre à leurs avances au préjudice de votre honneur, ou même si votre inclination ne vous y porte pas."

L'ÉLÈVE.

Vous convenez donc, ma chère amie, qu'il est des personnes très-respectables, dont la société n'offre que sécheresse & désagrément ?

L'INSTITUTRICE.

C'est une vérité, il faut bien en convenir.

L'ÉLÈVE.

Ne trouvez-vous pas que la sagesse & la vertu ont plus de charmes, quand elles sont séparées de cette austérité qui les accompagne quelquefois, & qui effraye toujours au premier abord ?

L'INSTITUTRICE.

Assurément ; mais cette austérité dont vous parlez, n'est point du tout nécessaire à la vertu. Elle tient au caractère de l'homme.

L'ÉLÈVE.

Ainsi, si l'homme vertueux est rigide & austère, il nous fera craindre la vertu; s'il est doux & sociable, il nous la fera aimer?

L'INSTITUTRICE.

La craindre, non; mais l'aspect sous lequel l'homme austère nous offre la vertu, est certainement le moins aimable. Où en étais-je! Oh! m'y voici.

“ Une des choses qui rendent la solitude pénible & monotone, c'est le mauvais usage que l'on en fait. On se lève tard pour rendre la journée moins longue, & l'on sort pour tuer le tems.” Vous, ma chère amie, vous pouvez vous dispenser de recourir à ces tristes expédiens. Que de ressources vous avez en vous-même! La lecture, la musique, le dessin ont de quoi remplir agréablement votre loisir. Les trésors de la littérature vous sont ouverts dans trois langues, c'en est assez pour diversifier vos amusemens, & pouvoir dire avec ce sage: Je ne suis jamais moins seule que quand je suis seule.

“ La solitude en nous portant à la réflexion peut nous rendre un peu sérieux, trop peut-être pour le commerce du monde, mais elle a cela de bon qu'elle attendrit le cœur par une douce mélancolie, & le porte à la bienveillance, & à une aimable philanthropie. On est tenté de juger les hommes d'après soi-même ; pour peu qu'on ait l'âme pure, le genre humain y gagne, & la solitude entretient cette illusion.”

L'ÉLÈVE.

Ah, la solitude ! C'est un de vos sujets favoris, & qui ne tarit jamais. Ma chère bonne amie, vous étiez faite pour être hermite.

L'INSTITUTRICE.

Mais vraiment, je l'aimerais assez, pourvu que mon hermitage fut joli, & que mes amis vinssent encore l'embellir de tems en tems. A parler sérieusement, dans la retraite on vit pour soi, & pour ce qu'on aime ; on apprend à se connaître, à sentir son essence, à faire son propre bonheur. Le monde au contraire nuit à la jouissance des plus doux sentimens. On court après les plaisirs avec une avidité insatiable qui ôte le goût des vrais biens, car les plaisirs du monde, vifs, bruyans, illusoires, sont directement opposés

à ceux du cœur. Alors le cœur se tait, & à force de se taire, il devient froid & blazé.

L'ÉLÈVE.

Voilà qui sent parfaitement son hermite.

L'INSTITUTRICE.

Oui. Ce ne sont pas les sentimens de cet homme solitaire dont je parlais il n'y a qu'un moment, mais de celui qui, ayant vu le monde quoi qu'en passant, n'a pas eu sujet d'en former une idée très-favorable. Au reste vous êtes trop jeune pour sentir la vérité de ce que je viens de dire. Restez dans cette paisible ignorance, & cette charmante sécurité, qui conviennent si bien à votre âge : je vous donne rendez-vous dans vingt ans d'ici, vous aurez acquis de l'expérience. . . .

L'ÉLÈVE.

A mes dépens, n'est-ce pas ?

L'INSTITUTRICE.

Cela est possible. Je désire cependant, & j'ose espérer le contraire. Mais à l'époque où je vous renvoie, votre opinion du monde sera établie, & elle sera plus ou moins favorable, selon que vous aurez acheté votre expérience plus ou moins

cher. Vous venez de me faire appercevoir que je me répète. Cela est vrai, je ne puis m'empêcher de considérer ce que vous serez dans ce que vous êtes.

L'ÉLÈVE.

En augurez-vous donc mal ?

L'INSTITUTRICE.

Point du tout ; j'en augure même très-bien ; mais l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde me fait craindre de laisser mon ouvrage imparfait, & me suggère une foule d'idées, auxquelles je conviens que je n'ai pas donné une forme bien régulière. A mesure que quelque chose me frappe, je l'écris.

L'ÉLÈVE.

Et tout ce que vous dites m'est précieux. Vous verrez par le cas que je ferai de vos avis, & par mon empressement à les suivre, combien j'en suis reconnaissante.

L'INSTITUTRICE.

S'ils vous sont utiles, mes vœux sont remplis.

“ Pour bien mettre le tems à profit, & s’assurer que l’on n’en a point perdu, le plus sûr moyen serait d’écrire tous les soirs ce que l’on a fait dans la journée, de relire ce journal avec attention, & d’apostiller tout ce que l’on y trouverait de frivole, d’inutile, ou de momens mal employés. Voilà ce dont on ne veut point entendre parler ; à quoi bon tant de sévérité envers soi-même, tant d’exactitude, me demandera-t-on ? On n’est point esclave ; ce que l’on ne fait pas en une heure, on le fera en deux ; ce que l’on néglige aujourd’hui, on le fera demain. C’est ainsi que l’on se console de la perte du tems, & que l’on se fait illusion ! Mais une courte & pénible réflexion va me servir de réponse. Aujourd’hui passe, demain revient tous les jours, hier ne revient jamais.

“ Si vous voulez être toujours heureuse, toujours gaie, d’une humeur toujours égale, soyez en garde contre l’indolence & l’oisiveté. Ces vices sont le fléau de la santé, de la paix & du bonheur ; ils nous rendent chagrins, tristes, maussades, mécontents de nous mêmes & difficiles à vivre. Par l’étude & l’occupation, au contraire, nous apprenons à sentir le prix de l’existence, & les moyens d’en jouir.

"Point de sécheresse dans vos manières. Mettez des grâces à tout ce que vous dites, comme à tout ce que vous faites. Si vous saviez le bien qu'un air de bonté fait à l'âme ! Soyez également obligeante, affable & polie. Plaisez-vous à être aimée ; c'est un besoin que la nature a mis en nous ; mais que la vanité n'entre pour rien dans le désir que vous éprouvez d'exciter le sentiment de l'amitié. Qu'il satisfasse votre cœur, sans aveugler votre raison. Sachez gré à ceux qui vous aiment, de la bienveillance qu'ils vous montrent, & ne la regardez pas comme un bien qui vous est acquis & qui vous appartient de droit. Nous aimons à accorder notre amitié & notre estime, mais nous nous sentons disposés à les refuser à celui qui nous les demande avec autorité. Gardez vous dans le commerce du monde de cette sincérité, que l'on pourrait avec plus de raison nommer impolitesse, & qui n'est bonne qu'à vous faire des ennemis. Ne dites jamais rien qui puisse affliger le cœur ou mortifier l'amour propre. Mettez vous toujours au niveau de celui avec qui vous faites la conversation. N'affichez pas l'esprit & le savoir devant ceux qui sont bornés ou ignorans. Point de morgue, point de sentence. Examinez les caractères, les esprits, les humeurs, & sachez-

vous y conformer. Vous allez me dire que ces conseils sont un peu prématurés, puisque le monde vous est encore étranger, & que d'ailleurs ces combinaisons demandent de l'expérience, & une réflexion incompatible avec la jeunesse. Est-il donc impossible de mêler un peu de solidité à la légèreté du bel âge ? Un grain de réflexion & trois grains de folie, voilà ce qui rend les jeunes gens aimables. Toute folie est méprisable, tout solide est ennuyeux. Il est permis à la jeunesse de faire dominer la folie, mais non de l'outrer ; dans l'âge mûr, le solide emporte la balance. Le monde vous est encore étranger, il est vrai, mais bientôt il cessera de l'être. C'est un grand théâtre où chacun joue son rôle. Si vous voulez aussi y jouer le vôtre & le bien remplir, il faut que vous fassiez connaissance avec les différens acteurs, afin de vous former d'après les grands modèles, & s'il est possible, de vous élever jusqu'à eux."

L'ÉLÈVE.

Ma chère amie, avec quel plaisir je vous écoute ! Avec quelle avidité je lirai ce charmant manuscrit ! Il sera ma seule consolation, quand je vous aurai perdue. . . . puisque mon sort le veut.

L'INSTITUTRICE.

Ah ! mon enfant, ne touchons pas cette corde là : J'en sens la vibration jusqu'au fond de l'âme.

L'ÉLÈVE.

Et moi donc, suis-je sur des roses ? (*Après un long silence*). Ma bonne amie, voulez-vous continuer votre lecture ?

L'INSTITUTRICE *lit*.

“ Je vous ai parlé des liaisons que l'on forme dans le monde, mais point encore de l'amitié. Le choix de ses amis est encore plus important que celui de ses connaissances, & la conduite que l'on doit tenir avec eux, un des points les plus intéressans de la vie, & peut-être la seule chose qui marque notre caractère ; mais je me contenterai de vous renvoyer au *Traité de l'Amitié* de Madame de Lambert. On ne peut être heureux sans l'amitié ; c'est un sentiment qui épure l'âme, le seul peut-être qui la satisfasse, & qui n'entraîne après lui ni dégoût, ni remords, ni satiété. Tant que vous aurez le bonheur d'avoir un père & une mère, voilà vos amis, vos vrais amis. Les jeunes personnes s'imaginent qu'il leur faut des amis de leur âge, elles ont tort, ce sont des connaissances qu'il leur faut pour laisser reposer la raison, & je suis loin de désapprouver ces liaisons, pourvu

qu'on fasse un bon choix, & qu'on en use avec modération.

“ La sensibilité est un don que le ciel n'accorde qu'à un petit nombre, & qui ne fait pas toujours le bonheur de celui qui en est favorisé. C'est la source de bien des plaisirs, comme de bien des maux. Nous ne sommes pas nés tous également sensibles ; nous dédaignons d'affecter ce que nous ne sentons pas. Ayons du moins cette aménité, qui supplée au sentiment, qui trompe avec tant de grâces, qui accueille tout le monde d'une manière également flatteuse, tandis qu'elle se réserve le droit de ne se communiquer qu'à un petit nombre. Gardez vous autant qu'il sera en votre pouvoir de cette sensibilité excessive, qui tient même un peu du romanesque, mais craignez de la blesser dans les autres. Vous ne savez pas comme l'homme sensible est malheureux, comme son cœur se serre, comme il est aisément mortifié ! Accoutumez vous donc de bonne heure à peser vos paroles, & à sentir la force de ce que vous dites. Quand on n'aurait pas de sensibilité, on ne serait pas dispensé pour cela d'avoir de la délicatesse, qui est une espèce de sensibilité fictive, & qui lui ressemble tellement qu'elle est souvent prise pour elle.

“ La

“ La délicatesse consiste à ne rien faire, à ne rien dire, qui puisse faire de la peine, ou offenser qui que ce soit. La délicatesse s’acquiert par l’usage du monde & la réflexion. Il est contre la délicatesse de dire des choses qui peuvent avoir rapport à des circonstances présentes, qui touchent de très-près & mortifient ceux qui les entendent. La délicatesse sait aussi ménager l’amour propre ; car qu’est-ce que l’amour propre, si ce n’est un excès de sensibilité personnelle ? Gardez vous, par exemple, de vanter votre fortune à des gens qui ont été riches & heureux, mais qui, par des revers, ou même par leur imprudence, ont cessé de l’être. C’est leur rappeler des souvenirs pénibles, & ajouter à leur malheur. Ne dépréciez jamais rien de ce qui peut appartenir à un inférieur ; vous risquez d’éveiller en lui la jalousie, le mécontentement, en lui faisant faire des comparaisons dont le résultat est l’injustice envers la Providence, qui, selon lui, donne tout au hasard & rien au mérite ; car qui est celui qui reconnaisse avoir mérité les maux dont il gemit ?

“ On m’objectera peut-être que ce que je viens de dire appartient à la politesse & à la sensibilité. A la première, cela se peut, mais point du tout

à la seconde. Je connais des personnes très-polies, qui ne manquent pas de délicatesse, & n'ont pas l'ombre de sensibilité.

La politesse, a dit un auteur moderne, est l'expression des vertus sociales ou l'imitation de ces mêmes vertus; c'en est l'expression, si elle est vraie; c'en est l'imitation, si elle est fausse; & les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous sommes obligés de vivre. Mais comment arrive-t-il, ajoute le même auteur, qu'un homme d'un génie élevé, d'un cœur généreux, manque de politesse, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéressé, & d'une probité suspecte? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales, au lieu que le second, sans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. La délicatesse, a-t-il dit encore, est une perception vive & rapide du résultat des combinaisons; c'est une pénétration soudaine qui franchit le milieu des idées, & touche au but dès le premier pas. Il serait difficile de la bien définir; elle est de la nature de ces choses qui se comprennent mieux qu'elles ne s'expriment, on ne sait ou prendre des termes pour l'expliquer. S'il est difficile d'expli-

quer ce que c'est que la délicatesse, il est impossible de donner aucune définition satisfaisante de la sensibilité. Un cœur sensible réunit toutes les vertus sociales; il n'a qu'un défaut, c'est de les outrer toutes. Il est à l'excès généreux, affectionné, tendre, compatissant; les maux d'autrui deviennent les siens, ou plutôt il oublie les siens propres pour ne s'occuper que de ceux des autres. Un cœur sensible est officieux, reconnaissant, capable des plus grands sacrifices, des efforts les plus nobles & les plus magnanimes; il est bon, philanthrope, indulgent pour les faiblesses des autres; sévère envers lui-même. L'âme froide réduit en théorie toutes les vertus, le cœur sensible en connaît seul la pratique. L'âme froide pense au lieu d'agir; le cœur sensible agit au lieu de penser. Un cœur sensible est la nature, la belle nature, telle qu'elle est émanée des mains du Créateur, & vous en avez le modèle sous les yeux."

L'ÉLÈVE.

Ah! ma chère amie, de tout ce que vous venez de me lire, ce morceau est ce qui me plaît davantage. Quelle satisfaction pour moi de vous entendre faire un éloge si flatteur de qui m'est plus cher que ma propre existence!

L'INSTITUTRICE.

Ma chère enfant, je ne suis que l'interprète de tout ce qui connaît ceux à qui vous avez le bonheur d'appartenir. Cela est venu naturellement au bout de ma plume & sans dessein, je vous assure. La vérité m'a emporté.

L'ÉLÈVE.

Voilà ce qui me charme davantage ; c'est que je suis persuadée que la plus pure amitié vous a dicté cet éloge, qui au fait n'est point du tout flatté. Continuez, ma bonne amie, je vous en conjure. Comment puis-je jamais m'acquitter envers vous, & reconnaître la peine que vous avez prise pour moi ?

L'INSTITUTRICE.

En en profitant ; soyez telle que je vous souhaite, je ne demande rien de plus au ciel.

“ On accuse les cœurs sensibles de donner dans le romanesque, & d'avoir trop de susceptibilité. Pour le romanesque, c'est une erreur qui entraîne après elle son propre châtement : & quant à la susceptibilité, peut-on trouver mauvais que ceux qui sont capables des plus grands ménagemens envers les autres, & qui ne laissent rien à désirer à

l'exigence même, s'attendent à quelque léger retour ? On aura beau faire, à moins d'être aussi sensible qu'eux, on ne pourra jamais les vaincre en bons procédés ; il faudra se contenter de les suivre de loin, & même de rester fort en arrière.

“ Ayez de la bonté envers vos inférieurs ; soyez douce pour vos domestiques, affable sans familiarité, bonne par caractère, mais sachez en même tems vous faire obéir. Les domestiques sont comme les enfans ; il faut leur montrer de l'exactitude, de la fermeté, de l'indulgence, mais non de la faiblesse ; leur savoir gré du bien, sans leur passer aveuglément le mal. Entrez dans leurs intérêts, rendez leur de petits services, donnez leur des encouragemens raisonnables s'ils les méritent, n'ordonnez jamais impérieusement, ayez toujours l'air de demander un service, mais qu'avec vous une prière soit une loi. Ne reprenez jamais un domestique avec aigreur ni avec impatience, & surtout ne le reprenez jamais devant témoin. Les domestiques ne sont ni des esclaves ni des bêtes de somme. Quand ils seraient l'un ou l'autre, encore faudrait-il les traiter avec humanité. Les bons maîtres font les bons domestiques, comme les bons pères font les bons enfans.”

L'ÉLÈVE.

Cet avis ne me coûtera rien à suivre, car il est parfaitement dans mes principes.

L'INSTITUTRICE.

J'ose me flatter que rien ne vous coûtera, ma chère amie. Ces avis vous sont à peu près inutiles, mais ils satisfont mon cœur ; & je ne doute pas qu'ils ne vous soient chers un jour, & qu'ils ne me rappellent à votre souvenir.

L'ÉLÈVE.

Pourrais-je jamais vous oublier ?

L'INSTITUTRICE.

J'espère que non. Mais continuons notre lecture. Savez-vous ce qu'on dit de nous ?

L'ÉLÈVE.

Non ; qu'est-ce qu'on dit ?

L'INSTITUTRICE.

On dit que nos conversations ne sont qu'un composé de louanges mutuelles, & que notre vie se passe à nous encenser l'une l'autre.

L'ÉLÈVE.

Ah ! par exemple, c'est bien peu raisonnable. Vous êtes contente de moi ; vous me le dites pour

m'encourager ; rien de plus simple. J'ai le cœur plein de ce que vous faites pour moi ; je vous en montre ma reconnaissance.

L'INSTITUTRICE.

Rien de plus simple encore, n'est-ce pas ?

L'ÉLÈVE.

Hé bien, oui. Mais laissez dire les gens malsades ; & pour les satisfaire, nous leur donnerons quelques cahiers du journal, & beaucoup de vos apostilles à mes bulletins.

L'INSTITUTRICE.

Je suivrai ce conseil, car il me serait pénible de cesser de vous donner ces preuves de mon affection. Voyons où nous en sommes.

“ N'oubliez jamais les services que l'on vous aura rendus. Que du moins il ne vous soit jamais pénible d'en entendre parler. Il est vrai qu'un bienfait reproché, tint toujours lieu d'offense ; mais celui qui a oublié le service rendu, a-t-il le droit de se dépiter qu'on lui en rafraîchisse la mémoire ? Soyez donc la première à faire valoir ce qu'on aura pu faire. Pour ceux

qui ont des droits à votre reconnaissance, s'ils n'ont eu en vue que de vous obliger, ils sont assez payés par le plaisir qu'ils ont eu à vous en faire ; mais cela ne peut jamais vous acquitter envers eux.

“ Il est des gens pour qui la reconnaissance est un fardeau, qui portent, pour ainsi dire, sur leurs épaules, quiconque leur a rendu quelque service, & finissent par s'en défaire le plus vite qu'ils peuvent. Une âme noble ne doit contracter d'obligations que le moins qu'elle peut, & ne jamais laisser échapper la plus légère occasion de les reconnaître. Mais il faut y mettre la plus grande délicatesse, & ne pas recevoir d'une main, tandis que l'on s'empresse de rendre de l'autre ; il faut savoir prendre son tems. Si, par exemple, un ami vous fait aujourd'hui un présent, ne lui en rendez pas demain un autre de même valeur, ou même un plus beau : on croira qu'un bienfait vous pèse, & que la reconnaissance vous est à charge. Attendez une occasion favorable ; n'y mettez point d'apprêt, point d'affectation, point d'empressement, qui fassent sentir vos motifs, & donnent à votre action l'air prémédité : ayez l'air de ne suivre que l'impulsion de votre cœur. La reconnaissance est la plus belle & la plus grande des

vertus sociales : elle est dans la nature, les animaux même en sont susceptibles ; cette vérité est incontestable. Or, si les exemples les plus frappans nous attestent tous les jours l'existence de ce sentiment dans l'espèce animale, combien plus doit-on en attendre de l'homme, si supérieur à l'animal par sa raison, son esprit, son intelligence, & surtout par son âme, cette portion d'essence céleste, indéfinissable comme son auteur !

“ Ne laissez jamais échapper l'occasion de rendre service, même quand vous seriez sûre de n'être payée que d'ingratitude. Il est si doux d'obliger, ne fût-ce qu'un ingrat ! Mais soit que vous rendiez quelque service, ou que vous accordiez quelque grâce ; mettez y toujours une aisance & une urbanité, qui en augmentent le prix. Voilà ce que je ne puis trop vous répéter ; car c'est la manière dont on fait les choses qui leur donne de la valeur ; & l'on perd tout le mérite d'une bonne action, pour peu que l'on y mette d'humeur ou de mauvaise grâce .”

L'ÉLÈVE.

Ah ! je sens bien cela ; & il m'est arrivé plus d'une fois de me dépitier contre ces caractères demi-obligeans, qui, tout en vous servant, ont l'air de chercher bien plutôt à vous nuire.

elle toujours **L'INSTITUTRICE.**

Si vous en avez déjà souffert, ce vous sera un excellent préservatif. Il n'y a point à craindre que vous tombiez dans la même erreur.

Montrez la plus grande indulgence pour les fautes des autres. Que les erreurs ou les faiblesses de votre sexe ne soient jamais pour vous un objet de dérision. Vous ne savez pas comme les femmes sont exposées ! Les embûches qu'on leur dresse, pour peu qu'elles soient jeunes & belles, les détours innombrables, par lesquels on les entraîne vers le précipice, vous sont également inconnus. Puissiez-vous rester à jamais dans cette lieureuse ignorance ! Cependant, ma chère enfant, gardez vous de vous en prévaloir. La femme la plus vertueuse n'est pas celle dont la vertu n'a pas été éprouvée, mais celle qui a résisté aux attaques, & qui dans un monde vicieux & corrompu, a conservé son innocence & la pure simplicité de ses mœurs. Celle-là seule a le droit de dire, je suis vertueuse, & c'est précisément celle-là qui ne parlera jamais de sa vertu, & qui aura plus d'indulgence pour les autres. La véritable vertu est douce, point sentencieuse, point mordante ; elle cherche les occasions de

louer, mais elle veut ignorer le mal auquel elle ne peut remédier. Soyez donc réservée & silencieuse, lorsque que vous entendez dénigrer les femmes, & relever leurs fautes, je veux dire, leurs fautes graves. Les sujets de conversation sont si nombreux, qu'il est assez inutile d'avoir recours à la médisance ou à la calomnie pour en faire les frais. Les imperfections de la nature, les erreurs morales, doivent être pour nous comme si elles n'existaient pas ; si nous nous en apercevons, que ce soit pour les plaindre, & les couvrir du manteau de la charité. Et quel plaisir peut-on avoir à dire du mal de son prochain, ou bien à le tourner en ridicule ? Quel plaisir peuvent avoir des femmes à se déchaîner contre leur sexe ? Ne craignent-elles pas l'humiliation d'en être, ou veulent-elles se mettre au dessus des autres ? L'alternative est également embarrassante, car alors où se placer ?

L'ÉLÈVE.

Oh ! ma chère amie, dans un troisième genre, où se classeront les femmes masculines & les hommes effeminés. Ce n'est pas que j'aie intention d'y faire nombre au moins.

L'INSTITUTRICE.

Je l'espère bien, petite méchante.

“ Il est des femmes qui méprisent la société des autres femmes, sous prétexte qu'elles sont légères & frivoles ; & qui prétendent ne trouver que dans l'autre sexe, ce bon sens, cette solidité, ces raisonnemens sublimes, qui conviennent seuls à la supériorité de leur intelligence. Il m'est souvent arrivé de prêter l'oreille aux entretiens des hommes avec ces femmes si supérieures en intelligence, & qu'ai-je entendu ? Des mots vuides de sens, de froides plaisanteries, une flatterie outrée, & pas une ombre de raison. Je conviens que des assemblées de plaisir sont peu faites pour traiter des sujets sérieux & résoudre des problèmes, mais à quoi bon y prétendre ? Quant à vous, ma chère amie, qui n'avez d'idée de supériorité que celle que vous donne une excellente éducation, je vous dirai, si vous voulez vivre heureuse, entourez vous de votre sexe ; c'est le moyen de ne pas vous exposer à perdre sinon votre honneur, au moins votre réputation, aussi chère que l'honneur. Que de femmes qui feraient encore les délices de la société, si elles avaient suivi ce précepte ! ”

L'ÉLÈVE.

L'ÉLÈVE.

Et bien, voici qui est encore selon mon cœur : rien ne me fait plus de peine que d'entendre mal parler des femmes.

L'INSTITUTRICE.

Vous avez bien raison. Mais, ma chère enfant, nous ferons mieux de terminer ici notre lecture. Si je vous fais connaître tout l'ouvrage, il n'aura en passant dans vos mains d'autre charme que celui d'être relié en maroquin, & à votre âge cela ne suffit pas.

L'ÉLÈVE.

Ah ! ma chère amie, rendez-moi plus de justice. Je le lirai, & le relirai sans cesse. Les caractères en seront sacrés pour moi.

L'INSTITUTRICE.

Et bien, si cela ne vous ennuie pas, je reprendrai ma lecture le premier jour où nous pourrions avoir quelques heures de solitude. Au-

jourd'hui, je vous demande quartier. Les réflexions que ce petit ouvrage fait naître, les souvenirs qu'il me laisse, & le moment douloureux qu'il me présente, tout contribue à me faire désirer d'en remettre la fin à un autre jour. Et puis, vous-même, vous voilà toute triste.

L'ÉLÈVE.

Je ne m'en défends pas. L'avenir m'afflige, je n'y étais pas préparée ; je ne puis m'y faire. Méchante, qui m'avez trompée, qui m'avez si souvent promis que jamais nous ne nous séparerions !

L'INSTITUTRICE.

Moi, ma chère enfant ? Je n'ai pas ce reproche à me faire. Vous teniez à cette chimère, vous n'avez jamais voulu me permettre de la détruire. Allons, de la raison ; chassons ces idées noires ; mettez-vous à votre piano-forte, & me chantez quelques-uns de mes airs favoris.

L'ÉLÈVE.

Oui, car j'ai le cœur bien gai.

L'INSTITUTRICE.

Mais les airs que j'aime conviennent parfaitement à l'état de votre âme. Je vais descendre, apprêtez vos livres ; & je suis sûre que vous aurez la complaisance de me suivre.

L'ÉLÈVE.

L'INSTITUTRICE.

L'ÉLÈVE.

DIA-

DIALOGUE DIXIÈME

MA bonne amie, si vous le voulez bien, nous
revisiterons l'excellente école que vous commença-
votre sœur.

L'ÉLÈVE.

L'élève ! non, car je me fâche que vous
ayez encore pour plus d'un trimestre.

L'INSTITUTEUR.

Non, mon enfant ; l'ouvrage est en latin
et court, & j'ai des raisons pour ne pas le lire
tout entier, que vous déchiffrez facilement dans
votre méthode à l'examiner vous-même.

L'ÉLÈVE.

Où ! cela s'appelle une précaution inutile ;
vous savez bien qu'en pensant ; mais à propos.

DIALOGUE DIXIÈME.

.....

L'INSTITUTRICE.

MA bonne amie, si vous le trouvez bon, nous acheverons l'extrait que nous avons commencé l'autre jour.

L'ÉLÈVE.

L'achever ! non, car je me flatte que nous en avons encore pour plus d'un entretien.

L'INSTITUTRICE.

Non, mon enfant ; l'ouvrage est en lui-même fort court ; & j'ai des raisons pour ne pas le lire tout entier, que vous démêlerez facilement quand vous viendrez à l'examiner vous-même.

L'ÉLÈVE.

Oh ! cela s'appelle une précaution inutile, & vous savez bien qu'en penser ; mais n'importe,

commencez, je vous en conjure, le tems est précieux, & nous allons l'employer d'une manière selon moi bien satisfaisante.

L'INSTITUTRICE.

“ Si vous voulez vivre avec agrément dans le monde, & vous y rendre aimable, entendez raillerie, mais ne raillez jamais. Un mauvais plaisant est le fléau de la société. Ne sacrifiez jamais la sensibilité de personne au plaisir de dire un bon mot, & de faire rire à quelque prix que ce soit. Une plaisanterie, dit Madame de Lambert, quelque innocente qu'elle soit en elle-même, cesse d'en être une, lorsqu'elle offense celui qui en est l'objet.

“ Pour vous, ma chère amie, je vous le répète, entendez raillerie. C'est la preuve d'un mauvais caractère, ou tout au moins d'un petit esprit, que de se fâcher à tout bout de champ, & de se tenir sans cesse sur la défensive. L'insensé, dit un auteur Arabe, se fait connaître à ces six caractères ; il se fâche sans sujet ; il parle à propos de rien ; il se fie au premier venu ; il achète, ou fait échange sans besoin ; il n'a de désir que pour

ce qui n'est pas à lui ; & ne sait point distinguer son ami de son ennemi."

L'ÉLÈVE.

Cet auteur a bien raison. Je crois être l'insensé qu'il désigne. Je n'en ai pas les six caractères, mais j'en ai bien quelques-uns.

L'INSTITUTRICE.

Oh ! non, mais vous êtes jeune.

" Fermez l'oreille à la voix des passions. Semblables à ces feux malfaisans, qui dans les chaleurs de l'été trompent, égarent l'imprudent voyageur, & le plongent enfin dans le précipice, les passions nous séduisent, nous entraînent ; aveuglent notre raison ; empruntent quelquefois son langage pour nous entraîner plus sûrement vers notre perte, pour accélérer notre ruine, & la rendre inévitable."

L'ÉLÈVE.

Ma chère amie, que ce manuscrit va m'être précieux !

L'INSTITUTRICE.

Je n'en doute pas ; vous avez trop d'amitié pour moi, pour ne pas chérir les témoignages de la mienne.

“ L'état du mariage est celui auquel la nature nous destine, nous devons donc nous occuper sérieusement de ses devoirs. C'est la situation la plus importante de la vie. Notre bonheur ou notre malheur en dépend, il n'y a que la mort au delà. Il faut bien se garder de prendre un engagement si sacré, si saint & si solennel, sans en avoir bien pesé les obligations, les amertumes & les douceurs, & s'être bien assuré qu'on est capable d'en remplir dignement les devoirs.

“ Les droits d'un mari, & ceux d'une femme sont aussi différens que leurs devoirs. Cette différence se manifeste dans les sermens, qui les lient l'un à l'autre. L'homme jure d'aimer sa femme & de la protéger ; la femme d'aimer, de respecter son mari, & de lui obéir ! Oui, obéir ; & plus on trouve difficile d'accoutumer son oreille à un son si discord, plus on doit y réfléchir avant de le prononcer. Il faut voir ces engagements

dans toute leur étendue, ne pas s'aveugler, ni se faire des restrictions au fond du cœur.

“ Quand je dis qu'il faut qu'une femme obéisse à son mari, je ne prétends pas qu'elle asservisse son bon sens, son esprit à un bon sens ou un esprit inférieur ; mais il ne faut pas non plus être de ces femmes qui abusent d'un vif attachement pour s'arroger un droit qui ne leur appartient pas. L'homme est le soutien, le protecteur de la femme ; la nature & les loix lui ont donné ces titres. La femme est la compagne & l'âme de l'homme ; elle le soulage dans ses travaux, le console dans ses afflictions, elle les partage ; elle lui sacrifie son être, ce qui lui donne le droit de se regarder en partie comme son égale. Que seraient les hommes, sans les femmes ? Des sauvages.”

L'ÉLÈVE.

Mais, ma chère amie, d'après ce que vous venez vous-même d'établir, ne pourrait-on pas vous dire à votre tour, que seraient les femmes sans les hommes ?

L'INSTITUTRICE.

Des êtres méprisables par leur faiblesse. Or puisque nous sommes nécessaires au bonheur les uns des autres, ne devons-nous pas faire en sorte que les engagements que nous contractions, soient établis sur une base qui les rende à jamais respectables ?

“ Quand le ciel vous aura appelée à l'état du mariage, faites vous un bonheur de celui de votre mari. Rendez lui sa maison agréable ; que votre humeur soit gaie, douce & toujours égale. Ne soyez point exigeante. Supportez son absence sans vous plaindre, & témoignez toujours un nouveau plaisir à son retour. Ne fatiguez point ses oreilles par des plaintes contre vos enfans, vos domestiques, ou même contre les embarras du ménage. Ne vous mêlez point de ce qui est de son ressort, & qu'il s'est réservé, tenez vous à votre place, une femme joue toujours un mauvais rôle, quand elle outre ses pouvoirs. Si votre mari vous aime, il vous consultera, donnez lui alors votre opinion, mais avec douceur & ménagemens. Ne vous offensez pas qu'il né-

glige vos avis ; s'ils sont bons, il se repentira de ne pas les avoir suivis, & n'en aura que plus de confiance en vous par la suite ; s'ils sont mauvais, vous vous réjouirez de ce que son bon sens l'a empêché de se laisser induire en erreur. Si vous avez plus d'esprit que lui, c'est alors qu'il vous est permis de l'éclairer de vos lumières, pourvu qu'il ne s'en apperçoive pas. Ne blessez pas son amour propre en lui faisant sentir votre supériorité ; pénétrez doucement dans son âme, & pas à pas,

Comme un jour pur dans des yeux délicats.

D'après tout ce que je viens de dire, vous êtes sûrement persuadée de la nécessité de faire un bon choix, tant du côté du cœur que du côté de l'esprit. Quel plaisir d'être chéri, respecté dans ce qu'on aime ! De pouvoir se dire avec complaisance, cet être si bon, si parfait que tout le monde révère, c'est pour moi qu'il respire, pour me rendre la plus heureuse des femmes ! Quel cœur froid & insensible ne se sentirait point exalté en pensant à un pareil bonheur !

L'ÉLÈVE.

Plus on appréciera un si grand bien, plus on sera difficile sur le choix.

L'INSTITUTRICE.

“ L'union la plus douce n'est pas toujours sans quelques légères traverses. Il est difficile, & l'on pourrait même dire impossible de trouver deux personnes d'une même conformité d'humeur & de caractère. Il faut s'attendre aux momens d'amertume, qui doivent naturellement naître de cette différence. Les circonstances même les augmentent encore. Comme toutes les affaires pécuniaires roulent sur les hommes, cela les rend soucieux, pensifs & impatiens. Ne vous scandalisez pas d'un mot, ne boudez jamais. Soyez toujours douce, égale, jamais d'humeur, jamais de caprice, point de ressentiment. Si votre mari a des torts envers vous & qu'il les reconnaisse, recevez ses excuses sans hauteur, sans air de triomphe, car vous blesseriez son amour propre, & c'est ce que les hommes pardonnent le moins volontiers.”

L'ÉLÈVE.

Et les femmes, donc ? Ont-elles plus d'indulgence sur cet article ?

L'INSTI-

L'INSTITUTRICE.

Je ne le crois pas ; mais il s'agit des hommes dans ce moment, & il nous est important, puisque le ciel nous a fait pour eux, d'étudier leurs humeurs & de nous y conformer.

L'ÉLÈVE.

Ah ! par exemple, cela est dur ; le ciel nous a fait pour eux !

L'INSTITUTRICE.

C'est pourtant vrai, lisez la Genèse, & vous y reconnaîtrez la vérité de ce que je viens de dire.

L'ÉLÈVE.

Il faut donc s'y soumettre, & même de bonne grâce, afin d'en avoir quelque mérite.

L'INSTITUTRICE.

« On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Une profonde estime, une parfaite amitié, voilà les liens du mariage ; voilà les sentimens les plus con-

venables à cet état, & ceux qu'on doit ressentir & s'efforcer d'inspirer ; le reste passe. Ce sentiment passager que l'on nomme amour, n'est fondé que sur la jeunesse, les grâces & la beauté, il s'évanouit avec elles. L'estime & l'amitié au contraire sont fondées sur la vertu, sur les qualités du cœur & de l'esprit, fondemens durables & solides, que nulle force humaine ne peut ébranler. Que l'amitié donc soit la base de l'union que vous formerez ; l'autre sentiment est trop impétueux, trop vif, pour être toujours pur & laisser l'âme sans remords. Pour qu'un sentiment nous rende heureux, il faut que la raison lui serve de guide, ou du moins qu'il laisse assez de liberté à notre âme, pour en écouter les conseils & les suivre.

“ Si votre mari cessait de vous aimer, & que même il s'attachât à une autre, ce serait le plus terrible des malheurs. On n'imagine pas que cela puisse arriver, on a tort ; l'inconstance des hommes & leur éducation rendent ce malheur très-possible. Il faut donc le prévoir pour le supporter, s'il arrive. Si donc vous vous apercevez que votre mari vous néglige, examinez vous scrupuleusement ; c'est peut-être votre faute. Vous avez peut-être de l'humeur, des caprices ;

vous êtes peut-être exigeante, ou vous ne sentez pas tout le prix de sa société. Alors changez de procédés, & vous le ramènerez sûrement. Si la cause de son changement ne se trouve que dans son inconstance naturelle, si peu content de ce qu'il possède, il n'a de désir que pour ce qu'il n'a pas, ne le fatiguez point par vos reproches, vos larmes, votre désespoir : vous l'éloignerez davantage. Gardez vous bien d'affecter du mépris ou de l'indifférence, car vous perdrez pour jamais sa tendresse. Son amour propre blessé du peu de prix que vous y mettez, lui fournira aisément des excuses, qui étoufferont le remords dans son cœur. Redoublez d'attention pour lui, recherchez sa société ; rendez lui la vôtre agréable ; ne lui laissez pas entrevoir le plus léger soupçon ; ayez toujours pour lui le même dévouement ; toujours les mêmes prévenances, la même expression de tendresse. Renfermez vos chagrins au fond de votre âme, dévorez vos larmes ; votre mari, vaincu par tant de patience & tant de douceur, se verra comme forcé de revenir à vous, ou si emporté par sa pente naturelle, il vous est impossible de le fixer, vous conserverez son estime, & vous serez toujours la première amie de son cœur.

Si votre mari est indolent ou dissipateur, votre fortune aura également à en souffrir ; & votre fortune n'est point à vous. C'est un dépôt qui vous est confié, que vous devez remettre à vos enfans, & auquel il ne vous est pas permis de toucher. C'est alors qu'il faut vous servir de l'influence que vous pourrez avoir acquise sur l'esprit de votre mari, pour lui persuader de vous céder sa place, mais que ce soit un secret entre vous & lui ; agissez sous son nom & par ses ordres, dans tout ce qui est de son ressort. Vous y trouverez deux avantages : celui de faire respecter tout ce que vous entreprendrez, & celui de vous rendre vous-même respectable entre toutes les femmes, en étant la première à reconnaître les droits d'un mari & à les faire valoir.

“ Souvenez-vous en bien, ma chère amie, dans l'ordre des choses, on ne se marie qu'une fois ; la mort seule peut rompre des engagemens si purs & si saints ; Dieu même a entendu les vœux prononcés dans son temple ; il a reçu des sermens que l'on doit trembler d'enfreindre. Assurez-vous bien que vous êtes capable de supporter les humeurs & les défauts de votre mari, non seulement ceux dont vous vous serez aperçue, mais encore

ceux que l'habitude de vivre ensemble vous découvrirait, ou que les circonstances pourraient faire naître. Voilà ce à quoi on ne réfléchit point ; on s'attend à se retrouver après le mariage tels que l'on était avant. L'on se récrie, l'on se dépîte, & l'on a tort. On s'est fait illusion de part & d'autre. L'illusion cesse, on se voit tel qu'on est réellement. Il faut donc y bien réfléchir, tandis qu'on a le cœur libre ; c'est le moment de calculer les possibles, d'examiner ce qui convient à son caractère & à son humeur, de peser les degrés de privations auxquels on peut se soumettre, & les sacrifices que l'on est capable de faire à son mari. D'après de si mûres réflexions, il est presque impossible que l'on soit jamais la dupe de son cœur ; la raison ne peut manquer de lui servir de guide."

L'ÉLÈVE.

Comment, ma chère amie, pouvez-vous parler du mariage d'une manière si juste, & donner des préceptes si raisonnables ? Vous n'êtes point mariée.

L'INSTITUTRICE.

Qui sait si je n'avais pas fait mes réflexions avant de me déterminer au célibat ? Sérieusement

parlant, plusieurs femmes charmantes ont été mes modèles : leur conduite est la base de ma morale. Si elle plaît, j'en ai l'obligation.

L'ÉLÈVE.

Elle me plaît beaucoup à moi ; & bien davantage, lorsque je sais qu'elle n'est pas toute en théorie.

L'INSTITUTRICE.

Si j'étais mariée, je ne sais pas si je me conduirais avec autant de raison & de prudence que je conseille de le faire ; car les vertus sociales ont besoin d'être mises à l'épreuve pour se faire connaître & briller dans tout leur jour.

L'ÉLÈVE.

Mais, ma chère amie, vous sentez-vous le courage de faire tout ce que vous venez de dire ?

L'INSTITUTRICE.

Il est impossible de répondre de soi, mais je devrais le faire, & dans ce cas, j'ai dû le prescrire. Nous allons traiter un sujet bien intéressant, l'Education des Enfants.

L'ÉLÈVE.

Oh ! voilà qui va être charmant ; car enfin, ma chère amie, vous vous y entendez mieux que tout autre, & vous avez l'expérience en votre faveur.

L'INSTITUTRICE.

Mon intention n'est pas de m'étendre sur cette matière, quoique je l'aie traitée assez au long dans le manuscrit. Elle est moins intéressante dans ce moment pour vous qu'elle ne le sera par la suite, & je craindrais de vous ennuyer par des longueurs ; mais, dans quelques années, je me flatte bien que vous me lirez avec un tendre intérêt.

L'ÉLÈVE.

J'éprouve à vous écouter le plus grand plaisir ; & ce plaisir, je le sens bien, ne peut qu'augmenter, à mesure que les situations que vous venez de décrire me toucheront plus personnellement. Je relirai, sans cesse, ce manuscrit ; cette lecture fera mon bonheur.

L'INSTITUTRICE.

Vous penserez toujours de même ?

L'ÉLÈVE.

Toujours, soyez en sûre.

L'INSTITUTRICE.

Je le désire, & j'ose l'espérer.

“ Le dernier état de la femme, après l'avoir considérée comme fille & comme épouse, est celui de mère. C'est le plus grand, le plus sacré de tous les états, & le plus doux de tous les devoirs. Quel plaisir de voir croître sous ses yeux, & d'élever les gages d'une union douce & paisible, de former de jeunes cœurs, de leur donner les premières idées, d'entendre leur voix bégayante s'essayer à prononcer ce doux nom de mère, de les élever à l'amour du bien, & de les rendre dignes de ce qu'on aime ! C'est leur donner la vie une seconde fois, c'est leur donner plus que la vie ; car c'est de cet échange de soins que dépend leur bonheur futur, & la reconnaissance qu'il inspire. L'enfance de l'homme est longue & douloureuse. Les devoirs des parens sont donc grands en proportion. Ainsi l'a voulu celui qui gouverne tout, afin que les besoins de l'enfance assujettissent l'homme à ses devoirs, resserrent les liens qui l'attachent à l'espèce humaine, & n'en fassent qu'une seule famille.

“ Comme on refuse de s’occuper des devoirs d’épouse avant le mariage, on remet les réflexions sur ceux de mère après la naissance des enfans. Heureux encore si l’on s’en occupait toujours à cette période ! Mais souvent à peine sont-ils nés qu’on les remet dans les mains mercénaires d’une nourrice. Si c’est une femme douce & humaine, le petit malheureux en profite quant au physique. La bonne femme lui apprend tout ce qu’elle sait des histoires de revenans, des contes gigantesques, qui remplissent sa jeune tête d’étonnement & d’épouvante. Il devient dans ses mains volontaire, obstiné, fantasque, capricieux ; il n’est bientôt plus traitable, & il prend un pli qui ne s’effacera jamais. Si c’est une fille, c’est encore pis ; l’éducation des filles, c’est-à-dire le moment où elles sortent des mains des nourrices, commence plus tard, & conséquemment le mal prend des racines plus profondes.

“ Voyez souvent vos enfans dans leur première enfance ; consacrez leur tous les momens dont vous pourrez disposer ; qu’ils vous connaissent avant de pouvoir prononcer votre nom, qu’ils vous aiment de préférence à tous. Pour cet effet, montrez vous à eux telle que vous êtes, prenez les

dans vos bras, faites les essayer leurs petites jambes & leurs faibles organes, répétez leur souvent le doux nom de mère ; faites enfin tout ce que vous attendez d'une mercénaire. On me dira peut-être qu'une femme qui suivrait mes conseils serait plutôt faite pour être la ménagère d'un paysan que la femme d'un homme de qualité. Je me contenterai de répondre à cela, qu'en me chargeant de l'éducation d'une jeune personne, je n'ai pas prétendu en faire une petite maîtresse, une étourdie, une tête à l'évent ; mais une femme raisonnable & sensée, qui connût parfaitement ses devoirs, & sût les allier à ses plaisirs, en ne prenant des uns que ce qu'il en faut pour adoucir & tempérer la rigidité des autres. C'est pour cette femme raisonnable que j'écris ; car il n'y a qu'un être pensant qui puisse profiter de cet ouvrage.

“ Il ne faut pas toujours céder à l'enfance. On ne saurait même la former trop tôt à l'obéissance & à la subordination. Il ne faut pas cependant faire naître des tourmens pour éprouver sa patience, mais il ne faut perdre aucune occasion de l'exercer. Ne cédez jamais à un enfant en rien de ce qui vous paraît juste ; & que le caprice ne vous guide jamais. Ne le remettez point dans les mains de sa bonne pour le faire obéir ;

mais servez vous de l'autorité maternelle. Par là vous lui apprendrez à respecter des ordres qui ne doivent jamais cesser d'être pour lui des loix immuables. Plus vous vous occuperez de vos enfans, & plus ils vous seront attachés. Si, au contraire, vous commettez à d'autres le soin de les former, que vous les gâtiez, que vous leur passiez tout à tort & à travers, ils ne vous en aimeront pas davantage ; vous n'acquerrez nulle influence ; ils se croiront tout permis avec vous, tandis qu'ils s'attacheront à ceux qui leur feront le vrai bien ; celui de corriger leurs mauvaises inclinations & de les rendre vertueux.

“ Dans le gouvernement de vos enfans, les garçons seront de votre mari, les filles du vôtre. Si vous voulez qu'elles vous soient uniquement attachées, ne vous en rapportez qu'à vous-même du soin de leur éducation ; c'est à dire du soin d'orner leur esprit, & de former leur cœur à la vertu. Que leur chambre soit contigue à la vôtre. Si elles sont malades, soyez toujours la plus empressée auprès d'elles. Qu'elles ne reçoivent que de vos mains ce qui est nécessaire au recouvrement de leur santé. Qu'elles sachent qu'après votre mari, elles sont ce que vous avez de plus cher au monde ne vous contentez pas de le leur

dire ; mais cherchez à les en convaincre par vos actions, & par une sage prévoyance à tout ce qui peut leur assurer à l'avenir un bonheur permanent."

L'ÉLÈVE.

Tout ce que vous venez de dire, ma chère amie, est ce que j'aurais dit moi-même, si j'avais eu l'esprit de m'exprimer. C'est bien mon intention d'élever mes enfans moi-même, si je m'en trouve capable ; mais si, après y avoir sérieusement réfléchi, je m'aperçois que je n'ai pas les talens nécessaires ?

L'INSTITUTRICE.

C'est ce dont j'allais vous entretenir.

" Si vous n'avez pas les talens nécessaires pour former le cœur & l'esprit de votre fille, & que vous connaissiez quelqu'un qui les ait, cédez à la nécessité pour le bien de votre enfant ; mais soyez de bonne foi avec elle, dites-lui franchement : J'aurais mis mon bonheur à prendre sur moi tous les soins qu'exigeait votre enfance, j'en étais incapable, je ne me suis point obstinée, j'ai cédé mes droits. Cet effort m'a été si pénible que vous me devez du moins de la reconnaissance

du

du sacrifice que j'ai fait. Cet aveu augmentera la tendresse de votre fille, & ajoutera à la haute opinion qu'elle avait déjà de vous.

“ Si vous conservez avec soin les monumens de votre éducation, le chemin est en partie tracé pour vous. Vous trouverez dans le journal que j'écris depuis deux ans & demi, de quoi former le cœur de vos enfans à l'amour du bien, à la générosité, à l'humanité ; enfin à toutes les vertus dont j'avais des notions plus ou moins grandes. Ce que j'ai dit dans ce journal, vous suggérera ce qui reste encore à dire, s'il était nécessaire de rien suggérer à votre âme. Les bulletins, les extraits, les traductions, tous les cahiers que vous avez conservés sans savoir pourquoi, vont vous devenir précieux, parce qu'ils faciliteront votre travail. Enseignez vous-même à vos filles, le Français, l'Italien, l'histoire, la musique, & la géographie, tout ce que vous pourrez ; & quand vous serez forcée de leur donner des maîtres, présidez à leurs leçons, prenez en vous-même quelquefois. Les enfans, qui ne savent rien, rougissent d'apprendre ; c'est, selon eux, la marque caractéristique de l'enfance ; c'est peut-être cela qui leur donne tant de dégoût pour toute espèce

d'instruction. Etudiez avec eux, ayez des maîtres comme eux, soyez en tout leur modèle ; ils deviendront vos émules.

“ Quant à la littérature, le catalogue des livres que vous avez lus, & que vous retrouverez ici, vous sera d'une grande utilité. Il faudra cependant en ôter les Vies de Plutarque, à moins que vous n'en trouviez des extraits à l'usage des jeunes personnes ; & remettre Télémaque à un âge plus avancé. Je vous recommande aussi de rayer du catalogue, le Magasin des Enfans.”

L'ÉLÈVE.

Pourquoi cela ? Etes-vous fâchée de me l'avoir fait lire ?

L'INSTITUTRICE.

Oui. Le style de ce livre est bas, & les histoires, dont il est rempli, n'offrent que des idées mesquines, plus propres à dégrader l'âme & à l'avilir, qu'à lui donner la grandeur & l'élévation qui conviennent à quiconque tient un rang dans le monde.

L'ÉLÈVE.

Vous convenez de vos erreurs, ma chère amie, avec bien de la franchise.

L'INSTITUTRICE.

Je le dois, & je me consolerais de les avoir commises, si vous savez en tirer parti, & profiter de mon inexpérience.

“ Lisez avec vos enfans, si vous voulez leur former le goût ; car ce n'est pas assez de leur mettre de bons ouvrages dans les mains, il faut encore préparer leur intelligence, & les accoutumer de bonne heure à ne pas s'en laisser imposer par un faux brillant. Autrement vous n'en ferez que des gens de mauvais goût, des bibliothèques ambulantes, de ces êtres qui mesurent le bon goût & le savoir à la multiplicité des livres qui leur ont passé par les mains.

“ Il est une chose que je vous conseillerais d'éviter avec le plus grand soin. C'est de laisser appercevoir à vos filles le moment qui doit mettre un terme à l'autorité maternelle. Répétez leur, au contraire, qu'une femme est née pour la dépendance, & qu'elle en fait l'utile apprentissage dans la soumission que la nature lui commande d'avoir pour ses parens. Et quelle autorité peut être moins pénible que celle d'une mère tendre, qui trouve au fond de son cœur mille motifs

d'indulgence ! Sans tromper vos filles, ou leur faire un monstre du mariage, il faut leur en faire connaître les désavantages ; leur bien faire sentir, qu'elles ne cessent point de dépendre en se mariant ; que vous remettrez vos pouvoirs entre les mains d'un homme qui les gardera pour la vie ; & que cet homme, malgré les apparences, peut n'en pas faire si bon usage que vous."

L'ÉLÈVE.

Je suis si persuadée de cette vérité, qu'il me sera sûrement aisé d'en convaincre les autres.

L'INSTITUTRICE.

"Faites connaître de bonne heure à vos filles les obligations du mariage. Initiez les, le plutôt que vous pourrez, aux affaires domestiques, si vous voulez en faire des femmes généreuses sans prodigalité, économes sans avarice.

"Tout ceci ne se peut faire que par degrés. C'est l'ouvrage d'une longue suite d'années, d'inquiétude sur l'avenir, & de chagrin sur le présent. Il faut avant tout être enfant avec l'enfance, c'est le moyen de la connaître ; & sans la connaître, il est impossible de la former."

Voici, je crois, le moment de placer ici quelques extraits, que j'ai faits jadis dans l'espoir qu'ils vous seraient un jour utiles, car dès le moment que je vous ai prise sous ma tutelle, vous êtes devenue le centre de toutes mes pensées, de toutes mes actions, de tous mes amusemens.

L'ÉLÈVE.

Dites aussi de toutes vos peines. Je me flattais que le moment était venu où j'allais vous en dédommager !

L'INSTITUTRICE.

Et ne le suis-je pas amplement, si vous êtes sage & vertueuse ? Allons, ma chère enfant, montrez de la fermeté. Tenez, mon extrait est presque fini ; achevons le, sans nous abandonner à la tristesse.

“ Les enfans sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés ; ils rient & pleurent facilement, ils ont des joies immodérées, & des afflictions sur de très-petits sujets ; ils ne peuvent souffrir le mal, & aiment à en faire.”

L'ÉLÈVE.

L'auteur qui vous a fourni cet extrait n'a pas flatté l'enfance.

L'INSTITUTRICE.

Prise généralement, il n'a pas chargé son tableau.

« Il y a un tems, où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la manière des animaux ; & dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second tems, où la raison se développe, où elle est formée, & où elle pourrait agir, si elle n'était pas obscurcie par les vices de la complexion, & par un enchaînement de passions, qui se succèdent les unes aux autres, & conduisent jusqu'au troisième & dernier âge. La raison alors devrait produire, mais elle est refroidie & ralentie par les années, par la maladie & par la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin, & ces tems cependant sont la vie de l'homme.

“ Les enfans n'ont ni passé, ni avenir, & ce qui ne nous arrive guères, ils jouissent du présent.

“ Le caractère de l'enfance paraît unique ; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence. Elles augmentent avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions & les vices, qui rendent les hommes si dissimulés entr'eux, & si contraires à eux-mêmes.

“ Les enfans ont déjà dans l'intérieur de leur âme l'imagination & la mémoire, c'est à dire ce que les vieillards n'ont plus ; & ils en tirent un merveilleux parti pour leurs petits jeux & pour leurs amusemens. C'est par elle qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire, qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste ; qu'ils se trouvent à un festin, & y sont bonne chère ; qu'ils se transportent dans des palais & des lieux enchantés ; que bien que seuls, ils se voient un riche équipage & un nombreux cortège ; qu'ils conduisent des armées, livrent des

batilles, & jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes ; qu'ils sont Rois eux-mêmes ; possèdent des trésors, qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres, ou de grains de sable ; & , ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, ils savent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur félicité.

“ Il n'y a nuls vices extérieurs ; nuls défauts du corps qui ne soient apperçus par les enfans ; ils les saisissent d'une première vue, & ils les savent exprimer par des mots convenables ; on ne nomme point plus heureusement ; devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

“ L'unique soin des enfans, est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis. Dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une fois de cette supériorité à leur égard est toujours ce qui nous empêche de la reconquerir.

“ La paresse, l'indolence, l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, amoureux des règles & de la symétrie ; où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois, une seule chose, qu'ils ont manquée ; présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

“ Aux enfans tout paraît grand, les hommes, les animaux, les cours, les jardins, les édifices ; & cela parce qu'ils sont petits.

“ Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ; si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans & sans expérience ; & si c'est en mauvais termes, c'est peut-être moins leur faute que celle de leurs maîtres.

“ C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans, & leur devenir inutile que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères ; ils savent précisément, & mieux que personne, ce qu'ils

méritent, & ils ne méritent que ce qu'ils craignent, ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

“ Considérons un enfant, lorsqu'il est en liberté, & loin de l'œil de ses maîtres ; nous pouvons juger de ce qui se passe au dedans de lui par le résultat de ses actions extérieures ; il ne pense ni ne réfléchit à rien, il suit indifféremment toutes les routes du plaisir ; il s'amuse comme les jeunes animaux à courir, à exercer son corps ; il va, vient & revient, sans dessein, sans projet ; il s'agite sans raison, il agit sans ordre, mais bientôt rappelé par la voix de ceux qui lui ont appris à penser, il se compose, il dirige ses actions, il donne des preuves qu'il a conservé les pensées qu'on lui a communiqué.”

L'ÉLÈVE.

Ce dernier extrait est charmant ; il peint l'enfance au naturel.

L'INSTITUTRICE.

Je ne sais si je ne vous l'ai pas déjà fait lire plusieurs fois, mais je n'ai pu résister au plaisir

de le faire entrer dans ce petit ouvrage, & comme c'est le dernier, vous me le pardonnerez plus volontiers.

“ Etudiez le caractère de vos enfans avec l'attention la plus scrupuleuse. Vous en trouverez que la sévérité rendra intraitables, d'autres au contraire avec qui vous ne pourrez rien faire sans cela. Sachez ce qui convient à chacun. Soyez rigide quand il le faut, mais pas plus qu'il ne faut. Ne les gênez point dans leurs jeux ; ne leur en faites point apprendre, qui demandent une profonde application, ne leur reprochez point la puérilité de leurs amusemens. Ce château de cartes, ce chiffon de papier coupé, déchiré sans dessein, sont plus utiles que vous ne pensez ; c'est le repos de l'homme enfant. Lorsqu'un enfant est en récréation, il est son maître ; à moins qu'il ne se serve de sa liberté pour faire mal, on n'a pas le droit de le gêner ; il faut cependant le suivre de l'œil, car c'est alors qu'il cesse d'être sur la défensive, & que tous ses penchans se manifestent. Ne dites jamais rien à un enfant pour ce qui est enfantin, mais pour ce qui est méchant. Mêlez vous à leurs jeux, di-

rigez-les sans les contraindre, si vous voulez leur donner de la consistance.

“ Parlez souvent raison à vos enfans, mais ne vous flattez pas, tant qu'ils seront jeunes, de rien obtenir par ce moyen. Si vous les avez châtiés, montrez leur du regret d'être forcés d'en venir à cette extrémité ; mais qu'ils sachent en même tems que vous êtes capable de faire taire votre tendresse, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts. Bientôt ils ne s'occuperont que des moyens de vous contenter, & de profiter de vos soins.

“ Avant de quitter cette matière, permettez moi de fixer votre attention sur un sujet de la plus grande importance ; la Religion. Pensez-y bien. S'il est dangereux de fatiguer l'enfance par de longs raisonnemens, il l'est bien davantage de la laisser dans une ignorance totale des vérités importantes de la Religion. Des lectures judicieuses, des conversations avec des personnes éclairées & dévotes sans superstition, vous apprendront ce que vous avez à faire. La Religion assure le bonheur de vos enfans ; elle seule donne de la patience & de la résignation ; elle nous soutient

soutient dans les revers, nous détache des choses de ce monde, en nous apprenant qu'il est une félicité immuable à laquelle il nous est permis d'aspirer, si nous savons nous en rendre dignes.

“ Maintenant, ma chère amie, je crois pouvoir dire que j'ai rempli ma tâche. Continuez à mériter cette estime générale, dont vous ne sauriez faire trop de cas, qui ne se manifeste pas par des louanges, mais par une admiration tacite. Une personne de mérite, a dit la Bruyère, ressemble à une fleur qu'on ne désigne point par son nom, mais que l'on cultive pour sa beauté, ou pour son odeur ; l'une des grâces de la nature ; l'une de ces choses qui embellissent le monde ; qui est de tous les tems, & d'une vogue ancienne & populaire ; que nos pères ont estimée, & que nous estimons après nos pères ; à qui l'antipathie de quelques-uns ne saurait nuire, c'est un lys, une rose ; c'est, ma chère amie, ce que vous vous efforcerez d'être. Peut-être me sera-t-il permis de dire avec *Vergile* *Dante*

qui
“ Tratto l'ho con ingegno & con arte,

“ Lo tuo piacer omai prendi per duce ;

“ Fuor se dell'erte vie, fuor se dell'arte,

“ Non aspettar mio dir più ne mio cenno.
 “ Libero, dritto, sano è tuo arbitrio,
 “ E fallo fora non fare a suo cenno,
 “ Perch'io te, sopra te, coronò e mitrio.” *

Eh bien, ma chère amie, ne pleurez donc pas, vous ne savez pas la peine que vous me faites. Croyez-vous que moi-même je n'ai pas besoin de courage pour envisager ce moment douloureux ? Songez donc qu'il y a dix ans que je vous aime !”

L'ÉLÈVE.

C'est justement cela qui me fait pleurer.

L'INSTITUTRICE.

Mais, ma bonne amie, je ne vous abandonne pas. Je ne fais que vous ôter ce qui a quelquefois mêlé de l'amertume à mes leçons. J'ai toujours voulu bien faire, mais je n'ai pas toujours bien fait.

* Je vous amène jusqu'ici à force d'art & prudence. Désormais dans les entreprises les plus périlleuses & les plus hazardées, vous n'avez plus de conseils à prendre que de vous-même. N'attendez plus rien de moi ni de mes avis, vous êtes maintenant en droit de vous conduire d'après vos lumières, puisque vous êtes douée d'un jugement libre & sain. Qu'il m'est doux, en m'éloignant de vous, de couronner vos vertus par cet aveu !

L'ÉLÈVE.

Et moi, n'ai-je rien à me reprocher ? Ai-je toujours bien apprécié vos motifs ? Ai-je...

L'INSTITUTRICE.

Oh doucement ! puisque vous le prenez sur ce ton-là, je défends toute récapitulation. Je suis contente de vous, & j'aime à croire que vous êtes contente de moi. Les momens d'amertume sont passés, l'amitié reste. J'ai encore un petit extrait qui vous intéressera, & que j'ajouterai au manuscrit, si cela vous fait plaisir.

L'ÉLÈVE.

N'est-ce pas de vous ?

L'INSTITUTRICE.

Non, je l'ai tiré d'un petit livre intitulé, les Maximes de la Sagesse, attribué à Monsieur de Fénelon. Dans la disposition d'esprit, où nous sommes, nous ne pouvons rien faire de mieux que de continuer notre lecture ; n'est-ce pas, ma bonne amie ?

L'ÉLÈVE.

Je suis de cet avis. Ah ! ce sont des vers !

L'INSTITUTRICE.

Oui, tout ce qui n'est pas vers est prose, & tout ce qui n'est pas prose est vers, à ce que dit Monsieur Jourdain.

L'ÉLÈVE.

Oui, riez, vous en avez autant envie que moi.

L'INSTITUTRICE.

A peu près.

Première Maxime.

Craignez un Dieu vengeur, & tout ce qui le blesse,

C'est là le premier pas qui mène à la sagesse.

II.

Que votre piété soit sincère & solide :

Et qu'à tous vos discours la vérité préside.

III.

Tenez votre parole inviolablement :

Mais ne la donnez pas inconsidérément.

IV.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,

Poli, d'humeur égale, & vous serez aimable.

V.

Du pauvre qui vous doit n'augmentez pas les
maux ;
Payez à l'ouvrier le prix de ses travaux.

VI.

Bon père, bon époux, bon maître sans faiblesse,
Honorez vos parens, surtout dans leur vieillesse.

VII.

Du bien qu'on vous a fait soyez reconnaissant ;
Montrez vous généreux, humain & bienfaisant.

VIII.

Donnez de bonne grâce ; une belle manière
Ajoute un nouveau prix au présent qu'on veut
faire.

IX.

Rappelez rarement un service rendu ;
Un bienfait qu'on reproche est un bienfait perdu.

X.

Ne publiez jamais les grâces que vous faites,
Il faut les mettre au rang des affaires secrètes.

XI.

Prêtez avec plaisir, mais avec jugement :
S'il faut récompenser, faites le dignement.

XII.

Au bonheur du prochain ne portez pas envie ;
Et ne divulguez pas ce que l'on vous confie.

XIII.

Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.

XIV.

Aimez le doux plaisir de faire des heureux,
Et soulagez surtout le pauvre vertueux.

XV.

Soyez ferme & prudent, & ne trompez personne ;
A tous ses ennemis un cœur noble pardonne.

XVI.

Aimez à vous venger par beaucoup de bienfaits ;
Parlez peu, pensez bien & gardez vos secrets.

XVII.

Ne vous informez point des affaires des autres ;
Sans air mystérieux, dissimulez les vôtres.

XVIII.

N'ayez point de fierté, ne vous louez jamais,
Soyez humble & modeste au milieu des succès.

XIX.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne :
Ne faites rejaillir vos peines sur personne.

XX.

Supportez les humeurs & les défauts d'autrui.
Soyez des malheureux le plus solide appui.

XXI.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie,
Ne méprisez personne, entendez raillerie.

XXII.

Evitez les méchants, les fats & les pédans ;
Choisissez vos amis, voyez d'honnêtes gens.

XXIII.

Jamais ne parlez mal des personnes absentes.
Badinez prudemment les personnes présentes.

XXIV.

Evitez les conseils, évitez les procès.
Où la discorde règne, apportez y la paix.

XXV.

Avec les inconnus usez de défiance.
Avec vos amis même ayez de la prudence.

XXVI.

Jouez pour le plaisir, & perdez noblement ;
Sans prodigalité dépensez prudemment.

XXVII.

Ne perdez point le tems à des choses frivoles,
Le sage est ménager du tems & des paroles.

XXVIII.

Sachez à vos devoirs immoler vos plaisirs ;
Et pour vous rendre heureux modérez vos desirs.

XXIX.

Ne désirez jamais ni grandeur ni richesse ;
Mais, pour vous gouverner, désirez la sagesse.

XXX.

Evitez le mensonge avec un soin extrême,
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas lors même
Que vous direz la vérité.

L'ÉLÈVE.

Mais, ma chère, voilà le résumé de tout ce
que vous me dites depuis que vous avez eu la bonté
de vous charger de moi ? N'est-ce pas bien
plutôt vous qui avez fait ces maximes ?

L'INSTITUTRICE.

Oh ! non ; je n'aurais pas eu l'esprit d'arran-
ger mes idées avec cette précision. Mais cela
prouve qu'il n'est qu'une voix sur le bien comme
sur le mal.

L'ÉLÈVE.

Le charmant petit ouvrage ! Je vais l'ap-
prendre par cœur. Ma bonne amie, vous avez
là un papier que j'ai envie de voir.

L'INSTITUTRICE.

Celui-ci ? C'est le catalogue des livres que vous avez lu dans le cours de votre éducation. Cela ne vous amusera pas dans ce moment ; mais je me promets de l'ajouter au manuscrit avec la liste de qui vous reste encore à lire. Nous n'avons pas pu tout faire. Nous avons lu dans le cours de votre éducation quatre cent cinquante volumes ou environ : il vous en reste encore au moins autant à lire pour être véritablement instruite.

L'ÉLÈVE.

Ah ! ma chère amie, je vous en prie, que je le parcoure. Je suis curieuse de revoir les noms des auteurs qui m'ont fait tant de plaisir pour la plupart.

L'INSTITUTRICE.

Hé bien ! lisez-le.

L'ÉLÈVE.

Tout haut ?

L'INSTITUTRICE.

Comme il vous plaira. Assurément si vous ne

vous ennuyez pas de le lire, je ne puis m'ennuyer de l'entendre.

L'ÉLÈVE *lit.*

“ Depuis l'âge de huit ans jusqu'à douze.”

L'INSTITUTRICE.

Comme ces quatre années ont été employées à vous former une nomenclature, vous avez moins lu dans cet espace.

L'ÉLÈVE.

Livres.

Noms des Auteurs. Vols.

Théâtre d'Education	Me. de Genlis	4
— de Société	La même	2
Conversation d'Emilie	Me. D'Epimay	2
Magazin des Enfans	Me. le Pr. de Beaumont	4
Télémaque	Fénélon	2
L'Ami des Enfans	Berquin	4
Révolutions Romaines	Vertot	3
Histoire Ancienne	Rollin	13
Annales de la Vertu	Me. de Genlis	2
Traduction de l'Histoire d'Angleterre	Lord Orrery	2
Vies de Plutarque	Me. Dacier	5
Lettres sur l'Education	Me. de Genlis	3

<i>Livres.</i>	<i>Noms des Auteurs. Vols.</i>
Memoirs of Sully	4
History of England	Hume 4

Ma chère amie, pourquoi n'ai-je lu Sully qu'en traduction ?

L'INSTITUTRICE.

Parce qu'il n'y avait qu'une traduction dans la bibliothèque ; & que je n'ai pas jugé devoir en faire faire la dépense.

L'ÉLÈVE.

Ah ! c'est bon. Mais ne voilà guères de livres en quatre ans. Je me flatte que je lis davantage par la suite.

TREIZE ANS.

<i>Livres.</i>	<i>Noms des Auteurs. Vols.</i>
Beautés de l'Histoire, Trad	1
History of Scotland	Robertson 2
Révolutions de Suède	Vertot 1
Entretiens d'Eugénie	Me, la Fitte 2
Histories of Malta, Spain, &c. By a Society	6
History of France	The same 1
Révolutions de Portugal	Vertot 1
Histoire de France	Espinassy 7

Jérusalem

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Jérusalem délivrée, Trad.	Mirabeau	2
Histoire de France	Mezerai	3
Dialogues des Morts	Fénélon	2
Adèle & Théodore	Me. de Genlis	3
Histoire de Charles Douze	Voltaire	1
Dialogues des Morts	Fontenelle	1
Pensées de Montagne	1
Réflexions sur le Ridicule	Bellegarde	1
British Revolutions	Macpherson	2
Réflexions sur la Politesse	Bellegarde	1
Révolutions d'Angleterre	P. d'Orléans	3
Avis d'une Mère	Me. de Lambert	1
Histoire d'Henri Quatre	Pèrefixe	1
Maximes & Réflexions	Mrs. Greville	1
Mort d'Abel, traduit de	Gessner	1
Existence de Dieu	Fénélon :	1
Young Ladies' Astronomy	Ferguson	1
Ami de l'Adolescence	Berquin	2
Histoire du Ciel	Pluche	2

55

QUATORZE ANS.

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Observer	Cumberland	5
Voyage to the Pelew Islands	Keate	1

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Comédies de Madame de . . .	Gl— . . .	1
Battle of Bosworth . . .	Hutton . . .	1
History of America . . .	Robertson . . .	2
Alzémir	Me. de B. . .	1
The Pharos	2
Histoire de Pierre le Grand .	Voltaire . . .	1
Voyage to China	Bell	2
The Busy Body	Oulton	2
Elémens de Poësie	3
Poétique de	Marmontel . . .	2
Œuvres de	La Bruyère . .	2
Pensées de	Paschal	1
Lettre d'une Peruviana	1
Lettres de	Sévigné	8
L'Homme Universel	Combeville . .	1
New Robinson Crusoe	2
Traité des Belles-Lettres . .	Rollin	3
Les Mondes, Histoires des . .	} Fontenelle . .	1
Oracles		
Voyage au Mont Liban	Benos	1
Letters of	Lady Montagu .	3
The Invisible Rambler	Rowson	3
Manière de bien penser . . .	Bouhours . . .	1

QUINZE ANS.

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Historia di Fiandra . . .	Bentivoglio . . .	3
Don Quichotte, traduit de . .	Cervantes . . .	4
Rhétorique Française . . .	Gaillard . . .	1
Commedie Scelte di . . .	Goldoni . . .	3
Gil Blas de Santillane . . .	Le Sage . . .	4
Ist. delle Guerre di Francia . .	Davila . . .	5
Les Veillées du Château . .	Me. de Genlis . .	4
The Mirror	3
Réflexions sur la Poësie & . .	} Du Bos . . .	3
la Peinture		
Spectacle de la Nature . . .	Pluche . . .	9
Histoire des Insectes	2
Histoire du Chev. Bayard . .	Berville . . .	1
Tour through Malta and Sicily	Brydone . . .	2
Poësies de	Cazotte . . .	2
Synonimes Français . . .	M. Girard . . .	2
Comédies de	Voltaire . . .	3
Histoire des Incas	Marmontel . . .	2
Contes Moraux	Le même . . .	3

52

SEIZE ANS.

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Compagne de la Jeunesse	2
Gil Blas en Italien . . .	Crocchi . . .	4
Istoria d'Italia	Guicciardini . .	2

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Télémaque en Italien		2
Diabie Boiteux	Le Sage	2
Bachelier de Salamanque	Le même	2
Œuvres de Madame de	Lambert	2
Lectures on Rhetoric	Blair	3
Etudes convenables aux Dames		2
Lettres d'un Voyageur Anglais	Sherlock	1
Introd. au Voy. d'Anacharsis	Ab. Barthelemy	1
Théâtre de	Regnard	4
Analyse de la Sagesse	Charron	2
Sermons	Blair	4
Réflexions sur les Mœurs	Duclos	1
Life of Charles the Fifth	Robertson	4
Le Poësie di	Matthias	10
Entretiens d'Eugénie	Me. la Fitte	2
Gerusalemme Liberata :	Tasso	2
Œuvres de	Scarron	2

51

DIX-SEPT ANS.

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Œuvres de	Molière	5
Tragedie di	Alfieri	5
Théâtre de	La Chaussée	5
Travels through Italy	Addison	1
History of India	Robertson	1
Poems of Ossian	Macpherson	2

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs. Vols.</i>
Journal d'Education	Me. Genlis . . . 2
Œuvres de	Chaulieu . . . 2
Oraisons Funèbres	Fléchier . . . 1
Mélanges de	Florian . . . 1
Œuvres de	Dufresni . . . 4
History of France 8
Grammaire de	Wailly . . . 1
Lettres de Madame de . . .	Sévigné . . . 8
Spectator	Addison . . . 8
Messiah, Traduction . . .	Zigno . . . 2
Œuvres de	Racine . . . 7
Oraisons Funèbres	Bossuet . . . 1
Lettres Provinciales . . .	Paschal . . . 1
Pastor Fido	Guarini . . . 1
Works of	Thompson . . 4
Nouvelles de	Florian . . . 1
Gonsalve de Cordoue . . .	Le même . . . 3
Cato, and the Drummer . .	Addison . . . 1
Lettere di	Bentivoglio . . 1
Œuvres de	Gresset . . . 2
Histoire de Bourgogne . .	Mlle. La Force . 2
Nouveaux Contes Moraux .	Marmontel . . . 2
Géographie Elémentaire 1
Œuvres de	Boileau . . . 2
Théâtre de	Crébillon . . . 3

DIX-HUIT ANS.

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs. Vols.</i>
Arcadia	Sannazzaro . . . 1
Estelle	Florian 1
Tour to the Western Islands .	Johnson 1
L'Enéide	An. Caro 2
Works of	Otway 2
Letters on the Improvement of the Mind	} Chapone 2
Life of Lord Clarendon 1
Aventures de Télémaque	Fénélon 2
Lettres de	Bussy 4
Gulliver's Travels	Swift 1
Siècle de Louis XIV	Voltaire 3
Lettres d'une Péruvienne	Me. Graffigny . . 1
Don Quichotte Moderne	Marivaux 2
Théâtre de	Voltaire 9
Orlando Furioso	Ariosto 4
Caroline de Litchfield 2
Géographie Raisonnée	Robert 3
Œuvres de	Destouches . . . 5
Ecole des Mœurs	Blanchard 2
Elémens d'Histoire Générale .	Ab. Millot 9
Opere di	Dante 3
Théâtre de	Florian 3
Numa Pompilius	Le même 2
Opere di	Petrarca 2

<i>Liures.</i>	<i>Noms des Auteurs.</i>	<i>Vols.</i>
Chefs-d'Œuvres de	Corneille	1
Histoire Générale	Voltaire	5
Secchia Rapita	Tassoni	1
Aminta	Tasso	1
Œuvres de	J. B. Rousseau	1
Discours sur l'Hist. Univers.	Bossuet	2
Les Géorgiques de Virgile & les Jardins	Ab. de Lille	2
Poësies de	Deshoulières & de Malherbe	3
Mémoires du B. de Trenck		4

Qui l'aurait dit que j'eusse lu tant que cela !
Je n'en reviens pas.

L'INSTITUTRICE.

C'est pourtant vrai. Ecoutez moi, ma chère enfant : il est tems de terminer un entretien que l'embarras de m'expliquer me fait traîner en longueur. Vous allez bientôt recevoir mes adieux. Je vous rends tout le pouvoir que j'avais sur vous, toute l'influence que mes soins auraient pu me donner : je vous rends à votre famille ; je vous rends à vous-même. Retenez bien cette vérité

importante; il n'est point de bonheur sans la vertu. Vous êtes ma fille, mon amie; vous avez été ma compagne, ou plutôt j'ai été la vôtre dix années; jamais vous ne cesserez de m'être chère, absente ou présente; vos chagrins, vos plaisirs, tout sera toujours commun entre nous. Conservez ce caractère doux, sociable & complaisant; cet esprit content de tout, cette âme ferme & courageuse, & cette stricte adhérence à vos devoirs, qui font mon bonheur depuis plusieurs années, & me font concevoir les plus douces espérances. Séchez vos larmes, ma bonne amie. . . Il faut que je vous quitte pour un instant. . . . tranquillisez vous en mon absence, & aidez moi à l'avenir à supporter le poids d'une séparation. . . . O Dieux ! veillez à son bonheur ! *(L'Institutrice sort avec précipitation.)*

L'INSTITUTRICE.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.